

Les paysages volcaniques vésuviens : un laboratoire des notions de risque, vulnérabilité, résilience

Antonella Tufano

Volume 16, numéro 3, décembre 2016

Vulnérabilités environnementales : perspectives historiques

URI : <https://id.erudit.org/iderudit/1039981ar>

[Aller au sommaire du numéro](#)

Éditeur(s)

Université du Québec à Montréal
Éditions en environnement VertigO

ISSN

1492-8442 (numérique)

[Découvrir la revue](#)

Citer cet article

Tufano, A. (2016). Les paysages volcaniques vésuviens : un laboratoire des notions de risque, vulnérabilité, résilience. *VertigO*, 16(3).

Résumé de l'article

Les territoires volcaniques ont donné lieu à des observations scientifiques, des descriptions littéraires et des représentations artistiques qui –depuis plusieurs siècles- ont montré comment la notion de risque pouvait faire l'objet d'une construction culturelle. La lentille d'observation qui permet de replacer la catastrophe, ses effets et le sentiment d'incertitude qu'elle suscite dans une perspective rationnelle est la notion de paysage, en tant que construction culturelle qui élimine les éléments surnaturels pour laisser libre cours à l'observation du phénomène naturel catastrophique.

Tout particulièrement, dans le cas du Vésuve, au XVIIIe siècle, se met en place un prisme d'observation multiple, mais convergent vers la place et le rôle de l'homme dans ce contexte. Afin de renforcer ces discours, les ouvrages scientifiques s'accompagnent souvent de représentations volcaniques à l'esthétique spectaculaire : la destruction est ainsi transcendée dans une image sublime qui peut également être observée comme une première forme de médiatisation du risque et de la catastrophe qui pourrait légitimer son acceptabilité sociale. À ce registre s'ajoute celui de la responsabilité humaine. Dans la dernière partie, à travers l'ouverture à d'autres cas d'étude, il sera possible de constater une permanence vésuvienne, en tant que modèle qui a marqué l'imaginaire et aussi comme base des variations offertes par les autres volcans et les autres comportements : gestion du risque ou intégration de la résilience pour construire des paysages volcaniques renouvelés par l'esthétique environnementale.



Les paysages volcaniques vésuviens : un laboratoire des notions de risque, vulnérabilité, résilience

Antonella Tufano

- 1 Les territoires volcaniques ont donné lieu à des observations scientifiques, des descriptions littéraires et des représentations artistiques qui –depuis plusieurs siècles– ont montré comment la notion de risque pouvait faire l'objet d'une construction culturelle.
- 2 Depuis l'Antiquité, les observations sur les volcans, la description du phénomène et les effets à court et long terme ne sont que le prétexte pour proposer une lecture de la Nature et par là introduire une manière d'appréhender ses mouvements : accepter l'explication surnaturelle et se plier devant ces horreurs ? Effectuer une analyse qui replace la Nature au rang de l'objet observé ? Ces deux mouvements se trouvent dès l'Antiquité et posent les bases pour avancer vers une question qui deviendra, avec les Lumières, centrale : quelle position adopter face à la Nature et plus précisément les événements catastrophiques qu'elle produit ?
- 3 La lentille d'observation qui permet de replacer la catastrophe, ses effets et le sentiment d'incertitude qu'elle suscite dans une perspective rationnelle est la notion de paysage, en tant que construction culturelle qui élimine les éléments surnaturels pour laisser libre cours à l'observation du phénomène catastrophique que sont les éruptions.
- 4 Bien qu'éloignée des notions actuelles de risque, vulnérabilité et résilience, l'observation des paysages volcaniques¹ est un laboratoire qui permet de comprendre le passage d'une logique de soumission à une volonté d'acceptation de la Catastrophe.
- 5 Tout particulièrement, en dépassant la question classique de la rencontre entre la Nature et le Surnaturel, au tournant du XVII-XVIIIe siècle se met en place un prisme d'observation multiple, mais convergent vers la place et le rôle de l'homme dans ce contexte.

- 6 Dans un premier temps, on peut analyser simplement la relation entre les facteurs naturels : l'observation du volcan, ses dégâts et la transformation du sol, semblerait un prélude à la résilience (avant le terme). Un paradoxe, compris dès l'Antiquité, est à mettre en exergue : à la dévastation du phénomène éruptif suit le bénéfice pour les sols, qui sont fertilisés par la lave. Ainsi, il n'y a pas de catastrophe volcanique sans sa résilience possible et plus un système naturel est complexe, plus il a une capacité d'être résilient, en marquant un mélange de restauration et régénération.
- 7 Après avoir assumé des sens différents, les mots stabilisent leur signification lorsque les conditions sont réunies. Par exemple, le mot résilience ou le mot vulnérabilité assument leur sens contemporain, car ils marquent l'aboutissement des croisements disciplinaires et des sensibilités environnementales (Barrocca et al., 2013 : p. 5). Ainsi, en assumant l'hypothèse que la sensibilité spécifique à la Nature n'est pas immuable, mais évolue en fonction de facteurs socioculturels, les volcans permettent une lecture rétrospective des mots qui préfigurent la vulnérabilité et l'acceptation de ces catastrophes. Les rapports entre l'homme et la Nature, leur évolution et adaptation, permettent de construire des disciplines qui passent progressivement du contemplatif à la prise en compte de la présence humaine jusqu'à la rationalisation du phénomène volcanique et le dépassement de la situation d'instabilité périodique produite par les éruptions.
- 8 La lecture des textes anciens sur les volcans laisse de côté la relation au territoire et se concentre d'une part sur l'explication du phénomène et d'autre part sur les impacts sur les populations. Loin de l'esthétisation qui s'opèrera quelques siècles après, les explications des intellectuels du Ve et IVe siècle avant J.-C. veulent expliquer la terre et ses phénomènes de manière rationnelle. Ces écrits donnent lieu à un lexique de mots et concepts liés à la fragilité de la relation Homme-Nature — qu'ils nomment Cosmos — où finalement les divinités vont avoir un rôle plus contemplatif qu'actif : « Les hommes de cet âge ont forgé des mots sévères pour mieux dire la vérité concernant toute chose ou l'être des choses (...). Au fur et à mesure que se constituait un vocabulaire original, la pensée de ces physiciens s'est différenciée de la pensée des théologiens » (cité dans Ramnoux, 1999 : 406).
- 9 Ils baignent encore dans la religion et leurs réponses ne sont pas satisfaisantes à nos yeux, mais leur démarche ouvre le champ à d'importantes découvertes et notamment la notion de Cosmos qui positionne conceptuellement une dissymétrie entre la Nature dominante et l'homme dominé, un paradigme prémoderne qui nous invite à réfléchir dans des termes différents à la notion de risque et vulnérabilité. En effet, ils ne sont pas des scientifiques dans l'acception moderne du sens, mais des philosophes, qui posent des questions d'ordre métaphysique et physique en vue d'une réponse logique, comme le résume l'auteur de l'*Aetna* :
« La scène (celle des Cyclopes et du dieu Vulcain) n'est en grande partie que mensonge : les poètes, dans leurs vers, ont vu sous terre les noires ombres (...) ils ont vu ces menteurs, les vallées du Styx et les ondes brûlantes des enfers. (...) pour moi le vrai est mon unique souci. Je vais chanter pour quelle cause s'agite, s'embrase et bouillonne l'Etna » et surtout comment le volcan s'alimente et garde « des feux sans cesse renaissants ».²
- 10 Ces analyses montrent en effet un déplacement du simple phénomène volcanique à l'explication des lois de la Nature. C'est certainement la raison qui explique un long silence pendant plusieurs siècles où on continue à regarder le phénomène comme

inexplicable, on accepte la catastrophe qu'on ne nomme jamais d'une manière métaphysique.

- 11 Au XVIII^e siècle, lorsqu'on utilise le mot *vulnerare*, on fait référence à la blessure physique, il n'a pas encore un caractère moral (la fragilité) et, par extension, il n'est pas un signe de fragilité d'un territoire. D'ailleurs, la vulnérabilité n'est pas stable, mais varie en fonction du temps. Les écrits des témoins des grandes éruptions vésuviennes, au XVII^e-XVIII^e siècle, font référence à une *fragilité* latente qui se manifeste épisodiquement, donc annoncent une vulnérabilité qui surgira plus clairement après le tremblement de terre de Lisbonne de 1755 et l'identification de différents aléas, d'origine naturelle ou humaine. Ce sont exactement ces aléas qui vont donner du sens au mot vulnérable en tant que variable des formes de dangerosité : en passant des explications religieuses à la recherche des causes, on met en scène celles qui sont des causes aléatoires dont les effets sont tolérés en raison du caractère esthétique de ces paysages du risque.
- 12 Sur la limite entre esthétique et éthique, il semble donc possible d'élargir le point de vue et considérer le volcan comme le lieu de formation d'une manière d'entendre la nature dans sa complexité et intégrer ses dangers potentiels ; il faudra donc intégrer la notion de « contrôle sur la nature »³ et comment en passant par la construction conjointe d'un paysage fait de science, art et philosophie, on pose les bases de la vulnérabilité/résilience au XVIII^e siècle.
- 13 Je m'appuierai donc sur les descriptions du paysage volcanique italien pour analyser à travers les descriptions et les représentations l'émergence de postures différentes face à ces catastrophes.
- 14 Prend ainsi forme un double registre d'explications et termes : d'une part, les historiens locaux, en s'appuyant parfois sur une tradition érudite qui mêle le sacré et le scientifique, mettent en scène la notion de Providence comme régulateur du risque encouru par les populations et, d'autre part, les protos-géologues, souvent étrangers, essaient de construire une explication objective qui donne à voir la Nature comme une entité « sage » qui administre le bien (la fertilité des sols) le lendemain de l'éruption. À travers les termes employés, il est ainsi possible de voir une première émergence de deux mouvements : une vulnérabilité dont l'explication est mystérieuse et une résilience possible à travers l'explication de la Providence.
- 15 Afin de renforcer ces discours, les ouvrages scientifiques s'accompagnent souvent de représentations à l'esthétique spectaculaire : l'horreur de la destruction est ainsi transcendée dans une image sublime qui peut également être observée comme une première forme de médiatisation du risque et de la catastrophe qui pourrait légitimer son acceptabilité sociale.
- 16 À ce double registre s'ajoute celui de la responsabilité humaine, qui modifie encore le point de vue sur le volcan et met en place d'autres catégories de perception du risque qui s'hybrident avec les paysages volcaniques et permettent de prospecter des pistes à venir dans la manière d'appréhender le risque.
- 17 Dans la dernière partie, à travers l'ouverture à d'autres cas d'étude, il est possible de constater une permanence vésuvienne, en tant que modèle qui a marqué les différents scientifiques et aussi comme base des variations offertes par les autres volcans et les autres comportements : gestion du risque ou intégration de la notion de résilience.
- 18 Réinterprétés de cette manière, ces termes sont remis dans la perspective de la relation Homme-Nature et dont un prolongement moderne est la maîtrise du risque. On pourrait

donc se demander, comme le propose Carolyn Merchant, si ce contrôle sur la Nature ne pourrait pas être dépassé par une autre attitude, moins centrée sur le contrôle et plus ouverte sur la responsabilité, qui s'inscrirait dans cette histoire du risque volcanique et dont le témoignage serait la diffusion des images volcaniques.

La Providence et le sublime : une lecture raisonnable des catastrophes volcaniques

- 19 C'est le feu du volcan que les voyageurs du Grand Tour viennent voir dans la capitale du Royaume des Deux Siciles ; la mort est observée comme phénomène en relation plus à une attitude culturelle que la volonté d'analyser scientifiquement : ainsi, les schémas de lecture qui auraient permis de faire émerger les notions de risque ne se concrétisent pas par l'usage du terme même.
- 20 Le mot risque, qui existe avec d'autres significations⁴, est enseveli par la lecture religieuse du phénomène volcanique.
- 21 Il est donc possible de conclure que les témoignages des volcans faits au Moyen Âge donnent lieu à des évocations surnaturelles où les feux du volcan simulent les feux du châtement des pêcheurs dans l'au-delà (Le Goff, 1993). Lorsqu'une poétique de la ruine ancienne est mise en place à la Renaissance (Forero-Mendoza, 2002 : 54), les volcans font leur retour, mais plutôt comme des objets à observer intellectuellement. Parmi les exemples les plus connus, le poème de Pietro Bembo, l'*Aetna*, qui dit du volcan : « C'est un spectacle vraiment effroyable tantôt avec des cavités béantes, tantôt avec des pentes en surplomb ». Le manque d'association entre le spectacle et les effets sur les territoires est absent de ces morceaux de poésie didactique, où le paysage émotionnel du volcan empêche l'émergence d'un vrai paysage volcanique, avec ses risques et ses aspects scénographiques. Un pas vers une lecture anthropologique est fait par des acteurs mineurs de la vie culturelle, les rédacteurs des journaux, comme Edme Boursault, un épigone de Jean Loret, qui dans la *Gazette rimée ou Muze historique* raconte les activités du Vésuve en relation avec la moralité des habitants. Ce pas important, car plus empreint d'une lecture morale que d'une interprétation religieuse caractéristique des écrivains napolitains, introduit une relation entre les éruptions et les effets catastrophiques sur la population. Comme le dit Boursault, « l'étuve de Belzébut vomit une épaisse fumée /dont les Habitans du País sont estrangement ebahis./ Les Napolitains en blêmissent,/ Tous les villageois en fremissent » et, il conclut, ceux dont la chair est faible s'éloignent de ce siège du châtement infernal.⁵
- 22 Il est paradoxal de constater que plus de dix siècles après les textes de Pline, Lucrèce et les vers anonymes de l'*Aetna*, le phénomène naturel n'est qu'un exemple spectaculaire de la puissance divine et qu'au lieu de poursuivre l'effort de compréhension les esprits plus cultivés décident d'entreprendre une *artialisaton* de l'événement. Cela explique une confiance élitiste dans les interprétations anciennes et aussi une incertitude face à la place de l'homme dans la Nature. Si la première révolution culturelle, celle de la philosophie ancienne, avait conduit à une fondation de l'esprit d'observation et représentation de la Nature, entre XVIIe-et XVIIIe siècle se produit un phénomène inverse. Se construit à cette époque une caste intellectuelle qui regarde avec méfiance, parfois mépris, les acquis récents de l'étude de la Nature et préfère accepter les enseignements théoriques des Anciens. En parallèle, une littérature mineure essaye de

concilier plusieurs registres (connaissances naturelles, arts, considérations érudites, observations sur les mœurs et coutumes), mais elle n'impacte pas l'ensemble des intellectuels : les conditions pour l'émergence d'une sensibilité du phénomène catastrophique et une volonté de maîtrise ne sont pas réunies.

- 23 L'activité éruptive du Vésuve avait connu des alternances : aux grandes explosions avaient suivi des périodes de calme dans lesquelles le volcan se recouvrait de végétation et faisait oublier sa nature, ainsi peu d'observations sont faites après l'explosion de 79 après J.-C., connue par les lettres de Pline Le Jeune. Le réveil est signé par l'explosion de 1631 qui amorce le tournant scientifique et anthropologique de la lecture du phénomène. Bien que surpris, les auteurs locaux, érudits, littéraires ou parfois des notables, racontent les scènes de désarroi qui font suite à cette éruption qu'on qualifie désormais de désastre, calamité, fléau (en utilisant les mots latins *cladis* ou *calamitate*).
- 24 Les témoignages sur l'éruption de 1631 sont nombreux et produits par des érudits ou des curieux cultivés : Recupito, Crucio, Salvator Varone, Bernardino Giuliani, Macrino, Braccini, Mascoli et Carafa.
- 25 Un double registre s'ouvre donc, car s'ils décrivent l'éruption (comme l'avaient fait les anciens) ils mettent surtout en évidence les réactions de grande dévotion populaire. L'habitude de mélanger le récit scientifique aux éléments religieux constitue une caractéristique et une limite des auteurs napolitains, comme dans le manuscrit du père jésuite Supo⁶ ou celui de Camillo Tutini qui interprète l'éruption comme le signe de départ prochain des gouverneurs espagnols. De manière assez uniforme, ces chroniqueurs abandonnent la recherche d'explications scientifiques et soulignent les processions organisées par l'Église avec le soutien des gouverneurs, les Vice-rois d'Espagne, qui multiplient les signes de dévotion. Souvent on trouve trace de ces activités sur des stèles déposées dans les lieux les plus exposés ou les Églises. Les termes choisis racontent l'aspect meurtrier du volcan ; ainsi on peut lire que « l'incendio assai incrudeliva » (Marciano, Casale, 1994 : 14)⁷ et que l'éruption fût « funesta » (Marciano, Casale, 1994 : 13)⁸. Un notaire, Matteo De Filippis, soulignait la « devastazione di luoghi et d' huomini e donne e danno grande di terreni » qui avait suivi à ces événements marqués par des « grandissimi ululati e fremiti da detto Monte con continui terremoti di estremospavento » au point de croire que : « pareva veramente il giudizio universale ; tanto più che cascavano le case, e stavano per cascar le chiese » (Marciano et Casale, 1994 : 32).⁹
- 26 Parfois, à ces adjectifs s'accompagne une description plus macabre, par exemple celle de Gianbernardino Giuliani qui décrit les positions atroces des cadavres et les corps mutilés et « altre horribilissime guise » (Marciano et Casale, 1994 : 21)¹⁰ ; parmi les victimes, un vice-roi, qui s'était illustré pour avoir voulu construire un mur pour essayer d'endiguer les dégâts du volcan, le Viceroi Zuniga Guzmàn, célébré par une stèle qui parle des « delitti compiuti dal nostro vulcano » qualifié de « orrendo, fiero se mai » (Marciano et Casale, 1994 : 22)¹¹ ; dans cette stèle on lit aussi les termes *immani clade* et *calamitate*, pour parler de ce fléau et cette catastrophe. Si l'aspect scientifique est absent, chez ces érudits on retrouve une description qui mixte la description du phénomène volcanique et des actes de pitié religieuse, accompagnée de récits, parfois merveilleux, liés aux légendes locales ; de cette manière, le Vésuve devient non pas maîtrisable (ni même compréhensible), mais il rentre dans le registre napolitain des choses habituelles qu'il faut accepter avec une sorte de fatalité. Ces textes accompagnent l'inscription du volcan dans le registre quotidien, un quotidien teinté de superstition, comme le montre le récit

de Silvestro Viola en 1649 : « le mont Vésuve recommença à vomir de la fumée, du feu et de la cendre noire. (...) », cet événement fut à l'origine de plusieurs faits étranges : « naquirent plusieurs monstres. Une femme accouche d'une souris, une autre d'un porcelet et encore une autre d'une tortue (...) on entendit dans la ville de Naples des coups de tonnerre sans foudre, plus de six, et tous ce qui l'entendirent furent effrayés. Le jour même sortit du gouffre une grande flamme ». ¹²

- 27 Mais une révolution se prépare et elle donnera ses fruits à la fin du XVIIIe siècle.
- 28 Cette révolution, fortement liée à l'invention de nouvelles machines (lentilles, microscope, télescope), se fonde sur un principe nouveau : l'introduction de l'expérience dans la science ¹³.
- 29 Le recours à l'expérience empirique joue un rôle fondamental dans ce contexte d'exploration de la Nature. Les descriptions de l'éruption qui ont recours à l'explication surnaturelle semblent s'effondrer devant les démonstrations en laboratoire de la reproductibilité du phénomène volcanique. Comme le raconte Fontenelle ¹⁴, Nicolas Lemery, chimiste réputé, réunit une assemblée de spectateurs issus des classes aristocratiques, parfois des savants, dans la cave de la rue Galande, son cabinet, où il montre comment reproduire une éruption. Il s'agit donc d'une mise en scène de la démonstration scientifique, de sa divulgation en langue parlée (et non plus en latin) et d'un certain caractère participatif qui annonce une démocratisation du savoir scientifique. Lors des séances, le public est invité à toucher les matières - la limaille de fer, le soufre et l'eau- que Lémery malaxe ; il propose même de toucher cette pâte avant de procéder à l'éruption de celui qu'on appelle à l'époque le volcan de Lémery. Il s'agit certes d'une merveille, mais expurgée de toute explication surnaturelle qui désormais peut même donner lieu à une jouissance partagée et esthétique.
- 30 Un pas fait vers l'expérience en cabinet, il s'agit de voir comment on se pose face au terrain. La confrontation avec l'élément naturel actif a des conséquences encore plus importantes, car la démonstration implique une prise de position dans le débat plus large de l'origine de la Terre, la lecture évolutionniste et la responsabilité de la Nature donnant lieu aux premiers indices des notions de risque et vulnérabilité.
- 31 La science naturelle était en effet restée accrochée aux idées de Paracelse et Aristote (Ornstein- Bronfenbrenner : 5), car elle devait combattre, point par point, la religion et son texte fondamental : la Bible. La géologie se trouvait donc confrontée à l'obstacle de l'écriture sacrée, qui ne concevait pas que le *ex vi termini* soit possible en Nature (Ornstein- Bronfenbrenner : 15). L'œuvre des hommes de science de la fin du XVIIe siècle reste souvent méconnue ou partiellement comprise, comme celle de Woodward qui publie en 1695 *Essay toward a Natural History of Hearth*, un ouvrage niant toute autorité de l'Église dans le domaine scientifique, ou même le *Protogea* de Leibniz ou le *Prodromus* de Stenonavec publié en 1659 ; parfois des voyageurs proposent des intéressantes observations de terrain, comme William Gilbert (physicien de la Reine Elisabeth), Perrier ou encore Hervey (spécialiste de la science organique). Au milieu du XVIIIe siècle, la distinction entre vieille et nouvelle science n'est pas encore claire : si l'Académie constitue une autorité par sa rigueur et les nouvelles méthodes de recherche, ses systèmes, tel celui de Buffon, sont aussi rigides que les dogmes médiévaux et renaissants. Tout particulièrement, les systèmes scientifiques, trop liés à la théorie, n'arrivent pas à formuler une hypothèse crédible concernant le volcanisme. Les géologues, soit parce que croyants, soit parce qu'ils craignent l'Église, refusent l'hypothèse de l'évolutionnisme : la terre, affirment-ils, est née en 4004 av. J.-C, le 26 octobre, à 9 heures le matin et les

bouleversements de la création ont eu une durée limitée et, depuis, elle ne bouge plus. Même Buffon, qui avait fixé la naissance de la Terre à 3.000.000 d'années, n'osait pas prononcer en public ces résultats en craignant d'être exclu de l'Académie.¹⁵ Ces personnages rentrent encore dans une caste intellectuelle aristocratique qui sera brisée à la fin du XVIIIe siècle et permettra, par la diffusion des connaissances scientifiques, de créer un début de conscience du risque. D'ailleurs ce travail de diffusion, du aux académies de province (Roche, 1978 : 152), construit un maillage de diffusion et, pourquoi pas, de vulgarisation sur lequel s'appuiera la diffusion des gouaches et des publications illustrées au XIXe siècle.

- 32 En regardant les soubresauts des volcans, se reconstruit cette prise de conscience de la place de l'Homme devant la Nature et du rôle possible qu'il aurait pu jouer. L'élément qui permet dans un premier temps de poser ces repères et sortir des excès religieux d'interprétation est lié à la notion de Providence. À la moitié du XVIIIe siècle, pour Lord Hamilton il est clair que le volcan, bien que destructeur, rentre dans un plus vaste dessein de la Nature qui tend, toujours, au bien ; pour Montlosier il faut saluer l'ère nouvelle, celle de la science où les volcans sont la preuve d'une vérité dévoilée et qui- grâce à leurs bouleversements – sont le témoignage de la haute antiquité des territoires.
- 33 Il faut également inscrire cela dans un contexte plus large où convergent la science, mais aussi la philosophie, la politique et la représentation artistique : un contexte qui annonce l'entrée dans la modernité des Lumières.¹⁶
- 34 Dans ce contexte, et plus particulièrement au cours du Grand Tour, le volcan est de plus en plus observé, certes, l'Etna, très actif, mais surtout le Vésuve, la ville de Naples étant plus accessible. Ce dernier a toujours présenté un caractère plus mystérieux, car son activité n'est pas continue et reprend, à chaque fois, par surprise ; de surcroît, ce volcan explosif connaît au XVIIIe siècle une phase effusive propice aux représentations artistiques. C'est seulement à la fin d'un processus qui se clôt avec les éruptions de 1802 que le Vésuve deviendra, comme le résume l'historien napolitain Galanti, une source d'inspiration pour « le religieux qu'y voit un signe de la colère céleste, l'historien la cause de tant de révolutions du globe, l'antiquaire retire d'eux la découverte merveilleuse de Pompéi et Herculaneum, le peintre et le poète y puisent l'étincelle de génie qui se développe dans des grands spectacles de la nature et le philosophe examine l'ordre des choses et tente de lever le dense voile qui les recouvre »¹⁷ en montrant par là une distance et une capacité à appréhender d'un seul tenant toutes les facettes du phénomène.

La littérature scientifique et les volcans

- 35 Le rythme soutenu des éruptions est à l'origine du tournant mondain du volcan qui sera le début de son observation régulière et finalement, une fois observé, il donnera également lieu à des représentations qui rentreront dans un imaginaire collectif du spectacle volcanique. En effet, le Vésuve était rentré dans une période d'activité dense qui aurait aussi marqué un changement de phase volcanique, moins explosive et plus effusive : à l'éruption de 1682¹⁸ suit celle de 1685, observée par l'évêque de Salisbury Gilbert Burnet¹⁹ et puis celle de 1689 ; lors d'une autre explosion, le vice-roi, comte de saint Étienne, fait ériger un nouveau barrage contre la lave, mais rien ne ferme le cours des flots de feu, première réaction rationnelle contre le risque représenté par le volcan. L'activité sera intense, les éruptions se suivent au rythme d'une par an ; l'activité culmine en 1699 lorsque le Vésuve explose et en même temps une pluie violente s'abat sur la ville.

Pendant le XVIII^e siècle l'activité est continue ; Sorrentino²⁰ est le chroniqueur le plus précis, mais les voyageurs étrangers aussi commencent à prendre des notes pendant les éruptions.

- 36 C'est le cas de Berkeley, qui observe l'éruption de 1717 d'un bateau au large du golfe ; il a escaladé la montagne et relate de manière scientifique les phases de l'activité dans son journal de bord de juin à septembre. Il écrira aussi une lettre (Chevallier et Chevallier, 1984 : 17) qui sera utilisée par le rédacteur de la voix « Volcan » dans l'*Encyclopédie*. Les descriptions deviennent plus précises, ainsi pour l'éruption de 1737 les voyageurs curieux de science, peuvent s'instruire à travers la lecture du texte du médecin Francesco Serao²¹, texte qui, rédigé en latin, est réduit en italien en 1738, et en français, en 1741, par Duperon de Castera, sera largement diffusé parmi les savants locaux comme les étrangers, qui n'hésiteront pas à le répéter dans en vérifier les informations (Chevallier et Chevallier, 1984 : 58).
- 37 Son intérêt réside dans un passage où Serao affirme : « pendant les trois, quatre mois qui ont précédé l'éruption, on a vu le Vésuve émaner de la fumée sans interruption et certaines fois des flammes : événement qui n'étonne personne y compris les paysans que depuis un siècle ont pris l'habitude à cela »²² en indiquant par là que la sécularisation du volcan, son appartenance à un paysage familier où désormais la *calamitate* et la *cladis* sont habituels. Ce qui reste inexprimé dans cette acceptation passive est la notion de Providence qui sera mise en avant par d'autres auteurs, empreints d'une autre culture.
- 38 Il est aussi vrai que les activités du Vésuve deviennent moins meurtrières, le volcan fume paisiblement jusqu'au 25 octobre 1751 : alors, il s'ouvre sur un des deux côtés d'où laisse sortir, d'abord, de la fumée, ensuite, la lave ; enfin, il s'ouvre vers l'Atrio del Cavallo et explose ; Mecatti²³ et della Torre sont les plus fidèles et illustres chroniqueurs de cette éruption. Dans le *Discorso*, Mecatti fait une profession de foi quant à la manière de raconter ces événements de la Nature : « une idée vraie et certaine de cet événement ne peut être conçue que par celui qui le voit de son propre œil et qui confie avec attention les étranges et merveilleux effets que la nature opère ».²⁴
- 39 Ainsi il ne se lance pas dans le récit des événements prodigieux, mais dans l'observation du volcan et la comparaison avec les éruptions dont les auteurs anciens avaient parlé. La cime est « horrida » et « spaventevole », tandis qu'autour la montagne est « dilettevole », car entourée de vignes et d'arbres à fruits.
- 40 Le Père Della Torre²⁵, dans l'introduction de son ouvrage, présente deux hypothèses, celle que l'éruption soit provoquée par un « feu actuel, qui subsiste toujours dans les entrailles du Vésuve ou par un feu que nous nommerons potentiel » formé par une matière que devient effervescente à contact avec l'eau, mais malgré cette connaissance scientifique il affirme :
- « Nous ne devons admettre que les causes que nous trouvons dans le monde tel qu'il est sorti des Mains du Tout-puissant. Lisons toutes les histoires (...) : nous y verrons qu'on a trouvé dans le sein de la terre des eaux dormantes, des rivières des fontaines, des exhalations pestiférés, des inflammations momentanées, produites par ses exhalations au premier contact de l'air, mais on y a jamais vu de ce feu central ni de ces torrents enflammés ».²⁶
- 41 Mecatti et Della Torre sont les chefs de file de la position géologique dite actualiste : le fait que l'aspect des volcans ne mute pas est une preuve de l'immutabilité de la création divine contre les idées évolutionnistes qui soutiennent que le monde change et doutent des explications bibliques sur l'origine du monde. Ainsi Della Torre et Hamilton

s'affronteront souvent sur ces sujets en donnant lieu à des positions différentes quant à l'attitude à avoir face aux événements.²⁷

- 42 Aux éruptions de 1766 et de 1771, succède celle plus violente de 1779 à laquelle assistent non seulement les observateurs locaux, qui ne renouvellent en rien ni la description scientifique ni même les explications²⁸, mais surtout les nombreux étrangers qui résident ou traversent Naples, à l'époque capitale culturelle d'échelle européenne.
- 43 Les savants de l'époque des Lumières n'hésitent pas à justifier les catastrophes naturelles comme œuvre de la Providence, qui a toujours un caractère positif ; de surcroît, ils sont persuadés qu'un jour ils arriveront à comprendre et maîtriser ces éléments dévastateurs (Chevallier et Chevallier, 1984 : 256).
- 44 À l'article « Volcan » dans l'*Encyclopédie*²⁹, on lit que les volcans sont les cheminées de la terre et que « Ces cheminées fournissent un libre passage à l'air et à l'eau qui ont été mis en expansion par les fourneaux ou foyer qui sont à leur base ; sans cela ces agents produiraient sur notre globe des révolutions bien plus terribles que celles que nous voyons opérer aux tremblements de terre ; ils seraient toujours accompagné d'une subversion totale du pays où ils se feraient sentir. Les volcans sont donc un bienfait de la nature, ils fournissent au feu et à l'air un libre passage ; ils les empêchent de pousser leurs ravages au-delà de certaines bornes, et de bouleverser totalement la surface de notre globe (...) Aussi voyons-nous que la Providence a placé des volcans dans toutes les parties du monde ».
- 45 Cette association entre dévastation et fertilité existait déjà chez les anciens, qui étaient horrifiés devant les bouleversements de l'Etna, mais admiratifs face à la fertilité du sol volcanique ; l'originalité des scientifiques des Lumières est de nourrir une confiance positive envers Nature et la Providence : une attitude qui encourage à l'observation des spectacles les plus « horribles » comme des événements rationnels. Le naturaliste Scipione Breislack, Dolomieu et William Hamilton étaient persuadés de cela.
- 46 Ainsi, il est possible de prolonger par le volcan les observations faites sur le célèbre tremblement de terre de Lisbonne³⁰ et le débat entre Rousseau et Voltaire (Rohrbasser, 2010) qui rejaillit dans les écrits sur l'appréciation des volcans, même si les voyageurs n'y font pas allusion directement.
- 47 Le tremblement de terre du 1^{er} novembre 1755 est en effet *dévastateur* non seulement par son amplitude (9 sur l'échelle de Richter), mais aussi, car une succession d'événements naturels et artificiels contribue à la destruction de la ville. Après les secousses violentes, les fissures dans le sol qui se prolongent jusqu'au centre-ville laissent rentrer trois vagues océaniques successives, qui détruisent ce que le tremblement avait épargné. À la suite de ce deuxième événement, des cheminées et des feux domestiques aggravent la situation en provoquant un incendie qui sera éteint au bout de 5 jours. Les lectures croisées de Voltaire et Rousseau constituent le premier temps d'une réflexion moderne sur la notion de *hasard* qui semble insuffisant à expliquer l'ampleur des catastrophes.
- 48 Voltaire se positionne contre la théorie de Leibniz qui accordait à la Nature (force obéissante de Dieu) une valeur de Providence, en justifiant chaque catastrophe par une compensation. C'est par exemple dans cet esprit qu'on peut lire les témoignages de Hamilton sur le Vésuve, qui soulignent y compris par un déploiement d'images scientifiques très chorégraphiques, les réactions successives des sols et l'équilibre qui se retrouve dans le territoire.

- 49 Au contraire, en observant les effets, Voltaire énonce sa défiance quant à une vision positive de la catastrophe qui semble s'amorcer dans certains textes littéraires à propos du Vésuve ou, de manière encore plus explicite, dans les représentations des artistes qui, par leur observation du réel, annoncent un tournant dans le décryptage qui semble l'avant-coureur d'une théorie actuelle qui attribue à l'illustration un sens d'alerte tacite quant aux risques encourus. Tant dans la vision de Leibniz que celle de Voltaire il semble que la Nature soit la manifestation de Dieu, ainsi quelle que soit la position théorique, il semblerait que tout se règle (ou dérègle) entre l'homme et dieu (Quenet, 2005).
- 50 Rousseau en donnera une lecture différente introduisant la notion de *responsabilité*. En effet, la forme de la ville de Lisbonne et sa densité sont une cause de mortalité qui augmente les effets du cataclysme naturel et de surcroît- le comportement individuel (les personnes qui revenaient dans la maison pour chercher des biens) ne fait qu'alourdir le bilan en vie humaine.
- 51 Rousseau laïcise et relativise la Nature, qui n'est en effet que le lien, le trait d'union, entre l'homme et la Nature, ainsi toutes les responsabilités reviennent à l'homme qui « met en péril des équilibres naturels » (Walter, 2008 : 12).
- 52 William Hamilton³¹, surnommé « l'accoucheur du Vésuve » (Brooke, 1794 : 211), avait escaladé la montagne pour observer l'éruption un grand nombre de fois, seul ou avec des visiteurs étrangers. N'étant jamais satisfait des récits faits par ces *connoisseurs*, il avait entrepris depuis 1764 une observation systématique du volcan.
- 53 Les observations qu'il note sont envoyées à la Royal Society : les premières lettres datent de 1766-68 se limitent surtout à des observations ; ensuite, à partir de ses notes, il argumente en faveur de quelques hypothèses sur la théorie de la terre.
- 54 La Royal Society lui propose de publier ses rapports sous forme de livre : cette première édition, en anglais et sans images, ne le satisfait pas ; il décide donc de s'occuper personnellement de la publication, qui paraît chez Paolo De Simone en 1776.
- 55 Son ouvrage *Campi Phlaegrei. Observations sur les volcans des deux Siciles, telles qu'elles ont été communiquées à la Société Royale de Londres par le Chevalier Hamilton* se compose de deux tomes in-folio. Le premier comprend les lettres envoyées de Hamilton à la Royal Society entre 1766 et 1776, avec leur traduction en français, et le deuxième contient les planches de Fabris. Hamilton conscient que les « simples paroles » ne suffisent pas face à ces phénomènes, demande à l'artiste de réaliser plusieurs, prise de divers points de vue afin de donner dans les planches une image le plus possible proche du réel.
- 56 Pietro Fabris³² se consacrait à cette époque aux petites gouaches ; les deux hommes partageaient le goût pour le paysage et la curiosité pour la volcanologie ; les deux respectent la réalité.³³
- 57 Hamilton donne des directives très strictes : rien de superflu, rien d'imaginaire ; rien de figé, mais que chaque élément soit vivant et qu'on retrouve un sentiment de mouvement dans les planches.
- 58 Les gouaches de Fabris feront le tour d'Europe : gravées, publiées elles seront la référence de tous les scientifiques. Et pour ce public, Hamilton conçoit des images où jamais le sentiment de crainte ou d'horreur, que les peintres utilisaient, n'apparaît.
- 59 Aucune crainte, car les éruptions sont des opérations de la Nature, établies par la Providence, dont la sagesse est infinie : « chacune de ces éruptions sert pour avoir du bon terrain ensuite ».

- 60 Hamilton clôt son ouvrage sur l'image des phénomènes volcaniques vus comme des acteurs d'un Bien que la Providence a programmé :
- « Des opérations de la nature aussi admirables n'ont été établies par la Providence, dont la sagesse est infinie, que pour quelque grand dessein (...) Les feux souterrains ne pourraient-ils pas être considérés (si l'on me permet cette expression) comme la Grande Charrue dont la Nature fait usage pour labourer les entrailles de la Terre et présenter à nos travaux des campagnes nouvelles lorsque de trop fréquentes moissons ont épuisé celles que nous cultivons ? » (Hamilton, 1779 : 86).
- 61 Il est persuadé que l'action destructrice du volcanisme est fondamentale dans le processus qui est à l'origine de la terre, mais « sur la grande échelle de la Nature » il constate « le but était sûrement pour le bien et pour l'intérêt des générations futures ».
- 62 Dans la rédaction des *Campi Phlaegrei*, il n'hésitera pas à affirmer : « J'ai tout leu de me flatter que cette opération si terrible de la nature sera dorénavant regardée plutôt comme Créatrice que comme Destructrice » (Hamilton, 1779 : 87).
- 63 Il partage ces positions avec d'autres spécialistes, ainsi De Saussure qui se rend à Naples et fait des excursions avec Hamilton sur le Vésuve.
- 64 Pour le professeur d'histoire naturelle à Genève, la Campanie doit sa fertilité à la nature volcanique de son sol, car le feu souterrain décompose les roches et certains minéraux enrichissent ce terrain, ainsi il dit : « La Campanie, ce pays délicieux, Misène, Baïes, Pouzzoles, les délices de tant d'empereurs et de généraux romains, et dont les beautés ont été célébrées par tant de poètes : tout cela a été produit, et doit la beauté et la variété de ses sites à de pareilles destructions apparentes ». ³⁴
- 65 Ainsi les deux hommes, bien que différemment, partagent le concept de nature-providence et le diffusent. Devant l'inexplicable, une foi certaine dans la raison et la Providence : Hamilton débarrasse le volcan des divinités chthoniennes, qui seront présentes chez les auteurs locaux encore à la fin du XVIIIe siècle.
- 66 Lazzaro Spallanzani, le géologue italien le plus connu de la fin du XVIIIe siècle, se rend également à Naples en 1788. Dans son ouvrage, il rend hommage à ceux qu'il appelle les « volcanistes », leur apport à la science des volcans est important, mais, il dit :
- « leurs Histoires (de Hamilton, Borrelli, Della Torre) seront toujours dignes d'éloges et tous les mateurs de sciences doivent les louer », mais l'approche doit être plus scientifique ; la méthode de Spallanzani diffère dans la mesure où il veut « étudier les pays volcaniques, comme on étudie généralement les Montagnes. Quelle est leur structure, l'ensemble de leurs masses, la position et la diverse direction de chaque partie, ainsi que les couches qui les composent (...) et je ne connais aucun « volcaniste voyageur » qui ait fait de mes propositions le but de ses enquêtes » (Spallanzani, 1792 : V).
- 67 Mais le volcan continu à exister et attirer, pour d'autres raisons : il est vivant.
- 68 La nature figée, immobile, éternelle, pérenne des montagnes ici est mise en mouvement, elle s'agite et se manifeste. Ainsi il n'est pas surprenant que, devant l'éruption du Vésuve, Spallanzani note que ce spectacle est bien plus impressionnant que celui des montagnes en Suisse, car ici un fleuve orange surgit du volcan et le couvre, se mouvant lentement. La beauté du paysage napolitain et la fertilité du sol avaient laissé de côté la nature volcanique ; ces hommes nouveaux veulent l'analyser et montrer que la science tient sa part dans toute chose :
- « Tel est le tableau de la portion du golfe de Naples qui est aujourd'hui la plus belle et la plus habitée. Il semble que le Vésuve y absorbe les vapeurs au lieu de les

augmenter. L'atmosphère y est pure, si transparente que les objets paraissent comme couverts d'un vernis brillant » (Spallanzani, 1792 : IX).

- 69 C'est à travers l'œuvre de scientifiques, notamment français comme Faujas de Saint-Fond, que le Vésuve assume un rôle exemplaire et devient un paradigme de paysage volcanique dont l'esthétique fonctionne comme aide à la résilience et à l'acceptation du danger. Modèle certainement important, car, encore à l'époque contemporaine, la première expérience que l'ont fait de l'explosion ou éruption volcanique, est le caractère esthétique des contrastes : rouge du feu sur le bleu du ciel ou de la mer ou, encore plus dans le cas des volcans nordiques, sur le blanc des neiges.
- 70 Si les descriptions et illustrations scientifiques de la fin du XVIIIe siècle mettent en place ce modèle esthétique, la représentation artistique du XIXe siècle va accélérer le mouvement et la diffusion des images au XXe siècle va rendre ce danger volcanique secondaire face à une sorte d'appréciation du risque comme rappel de la petite place de l'homme face à la nature ; la notion de sublime, exprimée par Shaftesbury, l'identifie comme un sentiment métaphysique devant l'expérience de l'infini. L'appréciation de la nature ne se fonde plus sur le sentiment de l'agréable, de l'utile ou du religieux, mais sur un *Privatgefühl* qui relève d'un sentiment personnel. Une panoplie de critères se dégagea donc successivement dans les écrits : le beau, qui souligne la qualité extérieure de l'objet, le sublime, qui se rapporte à la nature et à sa capacité à provoquer la « terreur » et enfin le pittoresque, qui exalte les lieux naturels capables de susciter un sentiment personnel, subjectif. La contemplation de faits naturels en dehors des règles est à l'origine de cette esthétique entendue comme un état psychologique et l'appréciation esthétique du Vésuve. Elle doit tout à l'introduction de ces nouveaux critères qui décroissent l'image de l'appartenance territoriale : le Vésuve devient un modèle.

La mise en place de la représentation artistique de l'accident volcanique

- 71 Les récits des *volcanistes* et les gravures qui les illustrent contribuent à créer une première *artialisation scientifique* du volcan qui progressivement introduit les thèmes de la Nature et de la Providence dans une relation biface : accepter la Nature avec ses soubresauts comme un prolongement incompréhensible d'un tout auquel on appartient ou rentrer dans une logique de domination de la Nature comme entité externe. Comme l'affirme D'Holbach³⁵, la nature assure le fonctionnement sans faille de la machine universelle et l'homme, qui n'est qu'une machine, rentre dans ce cours : la Providence assure la juste fin des actions dans le monde. Les lois qui régissent la Providence sont empruntées aux machines et aux théories scientifiques, qui assument le rôle des croyances traditionnelles. Cette nouvelle foi est réservée seulement à une élite qui accède au savoir : la mission de l'homme cultivé est d'apporter la *nouvelle scientifique* à tous les hommes. Des recherches conjointes des artistes, des scientifiques, des écrivains et des curieux, naît un modèle pictural, un paysage vésuvien, qui représente dans la culture occidentale le paysage volcanique.
- 72 C'est surtout aux peintres qu'on doit la traduction en une image canonique des deux phénomènes à l'origine du paysage volcanique : la science et une esthétique fondée sur les sentiments et les sensations.
- 73 D'une part, l'intérêt scientifique devient un argument d'appréciation esthétique : la peinture de Van Wittel est un modèle pour Vernet et Hackert, qui ouvrent la voie à

l'utilisation des études géologiques au service de l'art ; les tableaux de Wright of Derby forment la synthèse de cette mouvance, dont Goethe est le référent littéraire.

- 74 D'autre part, cet intérêt pour le volcan se concrétise au tournant du siècle, lorsque de nouveaux critères guident le choix des sujets à représenter. Ces nouveaux critères sont difficiles à saisir, car ils reposent sur des sentiments personnels suscités par des éléments produisant un trouble agréable (pittoresque) ou un bouleversement (sublime).
- 75 Ce sont les artistes qui traduisent ces sentiments évoqués par les écrivains en modèles visuels ; grâce à leurs œuvres, se développe une familiarité permettant de surmonter l'horreur provoquée par les flammes et les flots de lave gluante. La cuvette bleue du golfe, avec l'*accident* du volcan et les petites scènes de genre sur la plage, la production la plus spectaculaire et pyrotechnique où les feux du Vésuve dessinent dans le ciel des feux d'artifice, les contrastes de lumière, surtout pendant la nuit, lorsque les feux du volcan brillent, sont une source d'inspiration pour les peintres de cette génération. De ce mélange d'observation de la nature, de mise en valeur des contrastes de lumière et enfin d'intégration des notions scientifiques naît un modèle vésuvien : le Vésuve devient alors une image de référence, maintes fois reproduite.
- 76 Les précurseurs de cet imaginaire volcanique sont des peintres étrangers, comme Tommaso Ruiz³⁶ qui illustre bien le goût, déjà développé à cette époque, pour le spectacle de l'éruption du Vésuve pendant la nuit, avec des effets de lumières qui relèvent la lave (Spinosa, 1990 :415) qui seront suivis par Charles-François Grenier de La Croix, dit Lacroix de Marseille, notamment le tableau intitulé *Vue nocturne du Vésuve* (vers 1770), à l'heure actuelle chez Mathiesen à New York, et bien sûr Fabris.
- 77 Un autre peintre, français, lui aussi élève de Vernet, introduira des accents horribles dans l'éruption pour le plus grand bonheur des voyageurs : Pierre-Jacques Volaire restera à Naples jusqu'à sa mort en 1802 et observera le Vésuve de plusieurs points de vue.
- 78 En devançant la production sérielle réalisée plus tard, grâce aux lithographies, il produit au moins douze vues prises d'un point de vue central face à la mer, six prises du Pont de La Madeleine et six de l'Atrio del Cavallo. Les voyageurs et les quelques scientifiques qui ont recours à ses services (notamment Mecatti) ne se lassent pas du peintre et du Vésuve, peu importe l'originalité : Volaire produit des portraits du Vésuve en quantité (Spinosa, 2006 : 110-113). C'est un *reporter* du Vésuve, qui se plie aux goûts des commanditaires. Dans des paysages de destruction, il insère des petites scènes avec des spectateurs, ou au contraire souligne l'horreur sublime par sa ressemblance avec une Girandole ou des feux d'artifice. À travers ces différentes prises de vue, il provoque des effets de lumière saisissants : les toiles plus classiques sont celles prises de l'Atrio del Cavallo, comme la toile peinte pour Bergeret (Spinosa et Di Mauro, 1989) ; les toiles prises du Castel dell'Ovo, qui n'auront pas de succès auprès des peintres suivants, mais qui rendent mieux les contrastes de lumière ; la vue du pont de La Madeleine, qui reprend la tradition locale et la renouvelle, formant un modèle qui aura un grand succès. Certaines toiles présentent une scène d'éruption avec des personnages qui s'agitent pour trouver un abri, mais dont l'interprétation renvoie pour les spectateurs à une scène *pittoresque*. En exaspérant le contraste entre les tons chauds du rouge et la froideur des bleus de la mer et du ciel, il raconte la douleur des petits personnages en effervescence dans la toile. Ces événements dramatiques sont appréhendés d'une manière décorative, et non sociale : la mort et la misère, qui touchent les habitants lors des éruptions, ne sont qu'une fiction pour susciter l'horreur des hommes et femmes aisés.

- 79 La série des vues prise du Castel dell'Ovo³⁷ met en évidence l'éruption même, avec toutes les nuances du rouge et de l'orange. Les figures contemplent à distance et semblent jouir de l'horreur et la peur suscitées par le volcan, peur que le livre, célèbre à l'époque, de l'économiste Ferdinando Galiani, proche de D'Holbach et des milieux scientifiques français, résumait assez ironiquement dans son le titre de son livre *La spaventosissima descrizione dello spaventoso spavento che ci spaventò tutti coll'eruzione del Vesuvio, la sera dell'otto agosto 1779, ma (per grazia di Dio) durò poco*.³⁸
- 80 Dans la troisième série, les toiles prises du Pont de la Madeleine, se retrouvent les éléments habituels : le Vésuve en éruption à gauche, avec les flots de lave qui menacent les villages ; à droite la mer, la lune et un bateau en premier plan ; au pied de l'image, le pont, où les gens se précipitent pour fuir le danger. Le peintre utilise ce point de vue pour mettre en évidence la foule, échappant ainsi à toute tentative de représentation scientifique ou objective, pour mieux souligner les effets dramatiques et de mœurs. Dans ce but, il s'arrête sur des détails qui mettent en évidence la religiosité et la superstition du peuple. Par exemple, dans le tableau datant de 1782 et conservé à Naples au Musée de Capodimonte, il représente une image de saint Janvier, collée sur une des deux extrémités du pont, devant laquelle s'arrêtent et se signent les personnes qui fuient en retardant leur course.
- 81 À ces images où la destruction n'est qu'un effet esthétique s'accompagnent celles où le Vésuve est également distant, comme séparé du territoire. Par exemple, dans les toiles scientifiques, on peut classer celles de Philip Hackert. Fidèle à l'observation de la réalité, dans deux toiles, l'une de 1774, intitulée *L'éruption de 1774*, maintenant à la Staatliche Kunstsammlungen de Kassel, et l'autre de 1779, présentent le Vésuve en éruption pendant la nuit, avec le contraste de lumière entre les teintes sombres et les feux brillants du volcan.³⁹ La précision du dessin et les détails soignés rendent ces tableaux des illustrations qui se veulent objectives pour servir les sciences naturelles, et la géologie en particulier. La composition scénographique et stéréotypée ne l'intéressant pas, il choisit de ne pas représenter le Vésuve en entier dans le tableau et d'ajouter, dans la pénombre, un groupe de touristes guidés par un « cicérone » avec l'éruption en second plan. Encore une fois, la représentation est éloignée de sa compréhension globale (Spinosa, 1990 ; Spinosa, Di Mauro, 1989).
- 82 Ce lien entre science et peinture sera encore davantage développé par des peintres comme Wright of Derby : la science et la philosophie guident désormais le coup de pinceau et le Vésuve est presque une Girandole festive (Spinosa, 2006).⁴⁰ Devant la nature, les sentiments d'effroi et d'émerveillement sont modérés : tout rentre dans le cours de la nature.
- 83 Il est intéressant à souligner que l'*artialisation* permet de véhiculer des connaissances, mais, en même temps, néglige complètement le sort de ces petits personnages qui s'agitent dans les tableaux. En ce sens, le tableau vésuvien est le dernier témoin politique d'une société où la vie n'a pas la même valeur pour toutes les classes sociales. Et, en même temps, il est possible de comprendre comment les images artistiques se détachent des représentations du réel pour devenir des avant-coureurs des esthétiques de la catastrophe. La construction de la notion de vulnérabilité demande en effet plus qu'une compassion, une vraie empathie avec les humains. Toute la construction esthétique du sublime, générée essentiellement par des catastrophes, est indifférente à la sensibilité sociale et la souffrance des habitants. La dissymétrie sociale semble empêcher dans toute la mise en scène une quelconque notion qui associe les effets du drame sur le peuple et

donc la sensibilité à une notion de vulnérabilité qui touche les habitants. Cette dualité permet d'observer une troisième voie qui introduit un souci pour les effets et la vie humaine qui rentre dans une notion de *vie*, au sens écologique.

- 84 Le volcan se calme, mais en 1804 recommence un cycle qui dure jusqu'à 1810, et continue encore. À cette époque un grand nombre de personnes montent et relatent des volcans, mais un changement profond est intervenu. Les voyageurs savants ont disparu : désormais ceux qui montent sur les volcans sont des curieux sans connaissances scientifiques, poussés par la seule curiosité. À partir des années 1820-30 est créé l'*Observatoire Vésuvien*, dont les volcanologues décrivent les éruptions constamment : Arcangelo Scacchi, Palmieri sont les pères de cette institution. Ils recensent les éruptions de 1830 à celle spectaculaire de 1872, lorsque du volcan coulent pendant la nuit des rigoles rouges sur la pleine lune.⁴¹
- 85 Au moins deux registres se retrouvent ici : d'une part, les représentations graphiques ou mentales et qui font émerger une relation à l'imaginaire du lieu qui, bien qu'empreinte de la peur de la catastrophe, transcende le risque pour en donner une lecture esthétique (et anti-éthique) ; d'autre part, la lecture croisée de la géologie et les caractéristiques du lieu, le lien avec les activités, permettent de comprendre l'attachement à ces lieux qui peuvent donner lieu à des apports positifs et invitent à considérer d'une manière globale, sinon écologique, le rythme des éruptions et la vie des personnes liées à ce territoire.
- 86 En effet, le volcan n'existe qu'en relation au danger qui se manifeste à chaque fois qu'il rentre en contact avec l'humain. Le Vésuve, d'une manière singulière, marque une interrogation éthique qui – présente dès l'Antiquité– se réduit à deux extrêmes jusqu'au XVIIe siècle. D'une part, la destruction est un châtement divin ; d'autre part, ce feu révèle un caractère fertile et donc tout rentre dans la positivité leibnizienne de l'intervention divine. La temporalité des éruptions, qui est arythmique, et la relation étroite que les habitants établissent entre eux et le volcan, malgré le danger, le philtre des *artialisations*, celles esthétiques et celles scientifiques qui ouvrent la porte à une compréhension de la logique de la Nature, constituent les traits qui différencient le volcan des montagnes et devenir les avant-courriers d'un mouvement qui se traduira par l'émergence de la notion de vulnérabilité.

Le Vésuve : une autre manière d'appréhender le danger naturel spectaculaire ?

- 87 Les descriptions du volcan, des phénomènes éruptifs et des effets sur les territoires, montrent non pas une progression qui va de la fable à l'explication rationnelle ou un passage de l'horreur (esthétique) à la notion de risque (éthique voire morale), mais davantage un phénomène qui alterne l'explication scientifique et les résistances irrationnelles. Ainsi, au tournant du XIXe siècle, l'évolution des mots utilisés dans les descriptions et le vocabulaire associé au risque, ne donne pas lieu à des avancées théoriques extraordinaires dans la construction d'un discours explicite sur la vulnérabilité et la capacité à rebondir. Le volcan, encore plus que les autres phénomènes, présente un caractère de résistance à l'explication ; devenu presque le miroir de la Nature entière, il résiste encore et, investi d'une lecture spirituelle alimentée par les théories du Sturm und Drang en Europe et, au-delà de l'Atlantique, par l'interprétation transcendentaliste, il continue à alimenter une veine esthético-scientifique.

- 88 Le modèle de paysage volcanique forgé à Naples sert d'exemple ou contre-exemple pour parler de tous les autres volcans et il est possible d'assister à un alignement des représentations des éruptions spectaculaires à Saint Hélène ou en Islande sur le registre vésuvien. La différence silencieuse est inscrite dans la conscience scientifique qu'on acquiert de plus en plus et la capacité de regarder ces images comme des illustrations qui rappellent à l'homme la modestie de son pouvoir face à la Nature. Les peurs ancestrales se représentent sous d'autres formes, s'enrichissent des expériences différentes, mais ne disparaissent jamais. La fascination pour le volcan destructeur, la curiosité qui pousse à photographier et filmer la destruction d'une ville, la mort de personnes s'inscrivent ainsi dans la *vague catastrophiste* dont les premiers témoignages se trouvent dans les textes apocalyptiques de Bulwer-Lytton ou les toiles de John Martin.
- 89 Le Vésuve reste le volcan le mieux documenté sur la longueur, l'activité ayant été régulière entre 79 après J.C. et l'an 1139 ce qui avait permis de constituer une première base sur laquelle s'étaient ajoutées les remarques faites lors de l'éruption de 1631 qui avaient inauguré une période de laïcisation ou esthétisation du volcan que John Evelyn avait décrit comme :
- « This horrid barathrum (pit or gulf) engaged our attention for several hours, both the strangeness of the spectacle and the mention which the old stories make of it, as one of the most stupendous curiosities in nature ». ⁴²
- 90 Écrit en 1646, ce texte connaît un succès tardif lors de sa publication au XIXe siècle, lorsque le travail de représentation de la catastrophe est assimilé à l'esthétique du sublime et les expressions *strangeness of the spectacle* et *stupendous curiosities in nature* parlaient à un public d'élite, mais aussi à celui initié à ces scènes par des publications touristiques qui les acceptaient de manière indifférente (Mercier-Faivre et Thomas, 2008).
- 91 La spécificité du volcan est aussi contenue dans le temps, son rythme irrégulier, mais certain (la catastrophe adviendra quoi qu'il en soit). ⁴³ En effet, certaines catastrophes semblent surgir à l'improviste, en excluant, dans cette époque où une science plus globale fait ses premiers pas, une possibilité de prévision ou même la notion d'itération du phénomène. Le Vésuve, par le caractère régulier des phénomènes et les descriptions, inclut, dès l'Antiquité, la possibilité d'une répétition du phénomène, qui sort ainsi du registre de l'imprévisible, le *hasard*, en anglais, et rentre dans celui du risque, s'accompagnant d'une sorte d'explication et justification de la catastrophe ainsi qu'une indifférence au destin des habitants. Il est donc intéressant de revenir sur comment cette idée de construction sociale du danger (Tierney, 2014) s'est faite et comment elle ouvre à une piste différente : l'idée d'une résilience intrinsèque au danger volcanique en tant qu'image de la relation homme-nature.
- 92 Dans la mise en place de ces différents registres – scientifique, religieux, artistique- le silence des habitants est presque absolu. Lors de l'éruption racontée par Matilde Serao, en 1878, pour la première fois, un chroniqueur regarde et tend l'oreille vers des habitants qui semblent des éléments d'un triste décor et commence à paraître un « sens du danger » qui pose les limites entre l'acceptation aveugle et la volonté d'expliquer l'éruption (Serao, 1885 : 42). Journaliste engagée, Serao poussera plus loin cette observation en soulignant le lien entre la destruction et les responsabilités humaines, le danger encouru par une curiosité mal placée ou par l'ignorance, en récriminant le manque d'aides pour la population et une dose de passivité qui ne fait qu'augmenter les effets (Serao, 1906). Encore une fois, à l'époque de la diffusion des images dans les journaux, le Vésuve marque une nouvelle étape.

- 93 Ainsi, c'est encore l'éruption napolitaine de 1906 qui attire les volcanologues les plus connus – du français Alfred Lacroix à l'américain Thomas Jaggar – et suscite une couverture journalistique mondiale. Comme le raconte le géologue américain Franck Perret, les gens (les habitants) sont devenus un acteur intimement associé au territoire et ses révolutions, un élément de ce paysage de la catastrophe :
- « The behavior of these stricken folk was admirable, and a greater patience, resignation, and « savoir-faire » could hardly have been expected of any race » (Casapullo, Gianfrancesco, 2015 : 172).
- 94 Il s'agit probablement de la dernière éruption qui ait attiré les regards de tous les géologues ; ces derniers se tourneront vers les volcans du Pacifique ou ceux africains en acceptant l'image vésuvienne comme la référence silencieuse (Chester, 1993 ; Marti et Ernst, 2005), ainsi que le rappellent encore aujourd'hui de nombreux textes, y compris ceux de vulgarisation (Morland, 2015).
- 95 Et, notamment, le système des représentations se sépare en deux : les images-spectacle (qui vont de pair avec les descriptions scientifiques) et les images compatissantes (qui soulignent la vulnérabilité des territoires et leurs habitants). Cette vulnérabilité subie n'est pas simplement le fait d'une plus grande importance du quotidien sur l'extraordinaire, mais bien l'intériorisation d'un système qui intègre connaissance et culture : se dessine ainsi une manière d'inclure le milieu urbain habité dans une logique de compréhension, attitude préalable à une éventuelle sollicitude qui relaye l'aménagement du risque (Gugg, 2014).
- 96 En effet, en dernier lieu, il semblerait que le volcan raconte définitivement l'indépendance de la Nature ou, comme le dit Merchant (Merchant, 2016 : 7), le fait que la Nature est autonome et qu'il est désormais impossible de vouloir expliquer le désastre comme un désordre, il s'agit plutôt de l'entendre et l'accepter comme une disruption féconde.
- 97 La valeur d'exemple du Vésuve est centrale, car le modèle de paysage volcanique avec sa cohorte de réflexions sur la catastrophe se structure à partir de ce territoire et s'impose comme un modèle à l'interprétation d'autres éruptions volcaniques. L'application de ce modèle ne se fait pas par superposition, mais davantage par adaptation selon les caractéristiques des différents territoires. En effet, le paysage volcanique est un prisme qui permet d'observer les différences en matière de risque et vulnérabilité selon les différents cas d'étude, jusqu'à devenir un modèle absolu qui s'impose au XXe siècle. Les volcanologues démarrent souvent leurs descriptions des *voisins dangereux* à partir du modèle du Vésuve, qui reste le territoire d'expérimentation le plus exemplaire si on place la lecture de la catastrophe dans une dimension culturelle (anthropologie, représentations, récits littéraires, formes de vulgarisation artistiques et scientifiques, géologie, etc.)
- 98 Malgré le risque volcanique, la densité d'habitations autour du Vésuve, à la fin du XXe siècle, reste de 10.000 habitants Km² (Dobran, 2012). Ce paradoxe est lié à la vie particulière qui se présente dans ce territoire, notamment la ville de Naples qui forme un cadre global avec sa grande vivacité, sa complexité et ses trafics :
- « unraveling Naples' geological past was also an education in diverse, colorful culture that make the city so interesting » (Heiken, 2013 :9).
- 99 Comme le décrit cet auteur, lorsque les volcanologues décrivent les effets de l'éruption sur une ville, la référence est tout de suite le phénomène éruptif tel qu'il a été décrit dans

les siècles précédents en Italie : les observations et le vocabulaire sont pris dans ce fonds qui constitue un référentiel commun.

- 100 Les dangers encourus par les populations sont mis en parallèle avec les risques provoqués par l'homme, mais se transforment immédiatement en une sorte d'acceptation de la catastrophe, un mouvement d'association des habitants au paysage volcanique qu'ils ont choisi d'habiter (Meiner et Veel, 2012). Ce mouvement part donc du paysage vésuvien, mais se décline ensuite selon les spécificités locales et peut être observé comme le révélateur de diverses dangersités. Par exemple, l'éruption du volcan Nyiragongo, dans la ville de Goma, qui est mis en relation avec la présence de réfugiés du Rwanda qui avaient ici cherché refuge après le génocide. Ainsi, c'est le modèle de la crainte ou de la catastrophe nucléaire qui déclenche le prisme d'observation (Zonabend, 1989 et 2014).
- 101 Symboliquement, le passage de l'aspect naturel de la catastrophe à son inscription dans un registre humain, égal à égal avec les catastrophes humaines, se produit à travers la notion de « déraisonnement » que l'homme donne à la Nature pour expliquer ses comportements (Baudrillard, 1976 : 178) qui détermine, paradoxalement, une fascination pour la catastrophe. Une lecture éthique traverse ces images (parfois questionnant leurs limites) qui sont parfois une représentation nécessaire du mal (Clavandier 2011 ; Didi-Huberman, 2004).
- 102 Le panel des dangersités se développant et les notions devenant complexes, à la jonction de rationnel et irrationnel, le volcan montre qu'il est un risque (au sens de Beck, 1986), mais dont les dangersités sont impossibles à évaluer.
- 103 Les raisons et les effets se multiplient, le cas colombien du Nevado del Ruiz, dont l'éruption a touché la ville d'Armero, montre cet effet d'oubli volontaire du risque et la cohabitation avec la dangersité du territoire qui devient une vulnérabilité.
- 104 Le volcan se trouve à 30 km de la ville et une première explosion, au XIXe siècle, avait détruit une partie de la ville. Oublié cet épisode, la ville s'était développée à quelques km en négligeant la portée et l'extension des phénomènes éruptifs. Les coulées de boue volcanique peuvent parvenir très loin : la nouvelle question qui se pose est celle de la limite avec laquelle on parie ; la lave arrive loin, mais loin combien ? Jusqu'à où faut-il s'inquiéter ? Cette attitude montre comment le danger unilatéral du volcan se transforme en vulnérabilité des populations modulable selon les effets (Wisner et al., 1994).
- 105 Un autre cas complexe est celui de la Soufrière à la Guadeloupe et la présence de la ville de Basse-Terre. Après une violente éruption au XIXe siècle, la ville est mise sous surveillance des géologues. En 1975, après une explosion de vapeur qui avait précipité des rocs dans la forêt voisine du volcan, l'évacuation avait été ordonnée. En effet, le sol de la forêt étant volcanique, le climat favorisant la transformation de la roche en argile, le risque de glissement semblait grand. Dès les premiers signes, la ville fut évacuée en provoquant panique et scènes de désolation ; après quelques mois, au début de l'automne, les deux équipes techniques en charge de la surveillance et des décisions ayant des points de vue opposés, le pouvoir politique prend le risque de décider le retour en ville. En effet, il était impossible d'établir si l'activité était normale - accompagnée de phénomènes géothermiques habituels — ou si un mouvement plus important se dessinait. Devant la difficulté à décider et les impacts sur la vie de la ville, la prise de risque est accompagnée par la création d'un observatoire permanent pour surveiller les mouvements et détecter un phénomène anormal par l'activité géothermique. Ce cas montre une appréhension

pour les populations qui semble minorée par l'impact politique et constitue un deuxième type de vulnérabilité, celle politique (Heiken, 2013).

- 106 Encore un autre type de danger est celui du volcan islandais Eyjafjallajökull qui -couvert d'une cape de glace- commença à se fondre en 2010, au mois de mars. Dans un premier temps, les coulées scénographiques attirèrent les journalistes et les touristes, d'autant plus que des capteurs étaient mis à l'avance dans les fissures du volcan pour retransmettre les images dans le monde entier. En avril, la couche se fend et un panache de 2 km de haut s'élève sans être plus spectaculaire que d'autres, mais entraînant une dispersion des cendres qui empêcha les vols dans l'Europe du Nord pendant 6 jours. Non seulement les cendres du panache ne rendaient pas très visible la trajectoire des avions, mais surtout des particules pouvaient endommager les moteurs ; les effets furent donc importants non seulement pour l'Islande, mais pour les pays voisins, car les avions commerciaux de transport, une partie des usines qui auraient pu être endommagées par la chaleur des cendres étaient bloqués en provoquant des impacts économiques sévères. Dans ce cas, le danger n'est pas seulement direct, mais aussi indirect et pour des territoires non proches, en produisant ainsi une autre typologie de danger, les dangers mitoyens.
- 107 Malgré ces dangers ou risques, les raisons pour cohabiter avec un volcan sont nombreuses et de toute sorte. La terre est fertile, la roche volcanique est prisée, les activités géothermiques peuvent être utilisées pour la production d'énergie et les eaux peuvent être valorisées pour l'aspect thérapeutique ou bien de loisir. Et, enfin, il existe une sorte de *inherent beauty* de ces lieux ou probablement le fait qu'il n'y en a pas d'autres, ces lieux sont uniques et esthétiquement appréciables comme l'a montré la longue *artialisaton* du volcan au XVIIIe siècle. Parmi les six agglomérations de plus de 100 000 habitants proches du volcan, trois sont des mégaloilles : Tokyo, Mexico et Manille. Les logiques de gestion génèrent des plans du risque, mais aussi un important travail de sensibilisation des populations qui doit se faire en s'appuyant sur les visualisations et les modélisations (Pivot et Rychen, 2003),⁴⁴ mais également par l'acceptation d'une résistance des populations à vouloir rester près de ces *voisins dangereux*. Il aura donc fallu plusieurs années pour arriver à la décision de construire un dialogue entre les géologues, les urbanistes, les spécialistes du risque et ceux de la santé publique, car les causes et les effets des éruptions entraînaient des conséquences aussi variées que les raisons qui font rester auprès du volcan. Une grande conférence, intitulée *Cities under volcanoes*, fut organisée entre Rome et Naples, en 1998, pour souligner la richesse de ces collaborations et la nécessité de ces échanges qui aboutirent à une considération croisée des dangers, mais aussi des attraits qui motivaient l'attachement à ces paysages comme des paysages d'existence.
- 108 Ainsi, il semble possible d'étudier les éruptions, de les évaluer sur la base de documents historiques, d'intervenir *a posteriori* pour accompagner les habitants, mais jamais de prévenir le risque. Comme le résume Heiken :
- « In spite of many attempts to educate the residents about their volcanic heritage and the current potetial risks, Vesuvius is still the star of every postcard and is viewed more as an object of regional pride than a possibly volatile neighbourhood bully » (Heiken, 2013 :15).
- 109 Sur un autre versant, la peur se transforme en un frisson propice à la curiosité des touristes et on préférera oublier les effets sur les territoires, contempler le spectacle dont les représentations graphiques alimenteront l'industrie du kitsch. Du côté des habitants,

dans un climat teinté de religion, la Providence cède la place à la résignation et cette forme d'inconscience collective du risque permettra la prolifération des habitations sur les flancs du volcan. Il est intéressant de souligner que, malgré le progrès des connaissances, les stratégies d'urbanisation dans ces lieux sont encore tributaires de la représentation imaginaire. Les comportements et les pratiques des habitants, la résistance face au risque volcanique et l'acceptation de la vulnérabilité de ces territoires seraient donc incompréhensibles sans faire allusion à ce pouvoir de renouvellement inscrit dans la destruction volcanique, cette possibilité de métamorphose mise en évidence dans les textes des scientifiques du XVIII^e siècle. Le volcan est double et les termes opposés cohabitent et racontent bien cette métamorphose continue entre destruction et renaissance, donc plus une qualité résiliente permanente qu'une acceptation du terme vulnérable (entendu comme fragilité, donc avec une acception négative). C'est en relation avec cette phase d'urbanisation que des notions nouvelles émergent, le volcan gardant intact le côté Nature avec sa force fertile.

- 110 Enfin, une notion de volcan urbain émerge. Et il est encore plus intéressant de remarquer que lorsque le volcan ne présente plus le caractère du risque, les imaginaires ne se déploient pas avec la même intensité. Inclus dans le registre de la valorisation touristique ou patrimoniale, ce volcan se partage en deux : il n'est plus un spectacle émouvant (au regard de l'activité éruptive réduite), la mémoire du phénomène s'efface avec le temps et laisse les habitants s'approcher et- avec une certaine insouciance- construire et vivre avec la possibilité d'une destruction.
- 111 Pour être plus précis, il s'agit d'une transformation de l'esthétique en une forme de compréhension et acceptabilité du risque qui est inscrite dans les nombreux travaux conduits dans les sciences humaines et sociales (Delumeau et Lequin, 1987 ; Revet, 2007 ; Walter, 2008 ; Keck, 2010 ; Guenar et Simay 2011).

Nouveaux dangers, nouvelles représentations, nouveaux critères

- 112 Ce parcours à travers les représentations de la catastrophe et l'observation par le philtre de l'esthétique permettent de relativiser la notion scientifique qui domine l'interprétation contemporaine de la catastrophe. Il semblerait en effet que cette esthétisation émerge en même temps dans les récits scientifiques et les représentations des éruptions marquant une relation intime avec les territoires volcaniques et une fascination due à la beauté des éruptions. Bien que d'autres représentations des volcans existent, c'est bien avec le Vésuve que ce modèle se forme et ouvre à une interprétation hybride du danger volcanique. Grâce à la diffusion des récits et images vésuviennes, au XIX^e siècle, les autres interprétations et observations des volcans se feront à partir de ce prisme culturel. Et lorsque le cadre se complexifie avec l'approche des impacts socio-économiques, les termes utilisés pour le Vésuve doivent subir une métamorphose. Il n'en demeure pas moins vrai qu'il est possible de définir le prisme esthétique du paysage vésuvien comme un modèle absolu qui met en évidences les termes qui accompagnent désormais la providence, le danger et la catastrophe (Dupuy, 2005; 2008 ; Godin, 2008).
- 113 Paradoxalement, c'est par l'introduction d'une esthétique que la notion de résilience et même celle plus avancée de *care* émerge, en entendant par esthétisation non pas la

représentation, mais la capacité à inclure les actions humaines dans la présentation et en acceptant des formes « non contrôlées » de la Nature.

- 114 Une première conclusion porte sur la constitution d'un champ d'intérêt ou même un domaine d'étude propre où on considère moins les causes que les effets et notamment ceux sur les populations. Ainsi, à l'effet de sublime qui ignorait la vie humaine, au XIXe siècle, se substitue un tragique où la vie humaine devient l'étalon de mesure. Ainsi, la science prend ses distances par rapport à la représentation d'un trop-plein d'humain invite à la compassion.
- 115 Dans la construction moderne, ces notions anciennes sont dépassées par le risque, sauf pour le volcan, car il n'est pas possible de contrôler les éruptions et les comportements des habitants, le lien à ce paysage faisant presque référence à un temps anthropologique en dehors du temps moderne. La temporalité du volcan est *irruptive*, disruptive et - lorsqu'elle se fait contemporaine- elle est archéologique ; ces deux registres s'opposent au temps moderne et obligent à repenser la notion de risque en la métamorphosant en résilience. Cette transformation impacte de manière profonde trois aspects du moderne : la domination de la Nature semble être mise en discussion, la notion de communauté remplace l'individu et, enfin, au savoir scientifique, la résilience substitue un agissement préalable ; s'opère ainsi une inversion dans le rôle légitimant du discours, qui devient plutôt une écoute et une action (Tronto, 2012, p. 40).
- 116 La résilience dont il est question est celle de l'urbain (Stathopoulos, 2011 ; Djament-Tran et Reghezza-Zitt, 2012) et ne doit pas être entendue comme une manière de considérer la ville et son volcan comme une entité vulnérable qui peut trouver seule sa résilience (Asanuma-Brice, 2015). Il s'agit d'entendre la résilience comme celle des habitants qui pourraient avoir une capacitation qui porte par exemple sur leur information (Ferrarese, 2009). Cette capacitation, qui s'appuie sur ce travail de partage par l'image et la discussion, peut inverser la manière d'entendre le risque volcanique, qui deviendrait une expérience partagée entre le paysage volcanique et la communauté. Ainsi, le paysage qui était un prisme artialisant au XVIIIe siècle, devient une action de la communauté induisant des actions qui encouragent la résilience, comme nous le rappelle Sandra Laugier : « la vulnérabilité et l'interdépendance sont opposées à l'abstraction d'êtres humains isolés, indépendants, dont la confrontation raisonnée (de Hobbes à Rawls) serait à l'origine du lien social » (Laugier, 2015 : 10). La résilience est donc l'élément qui permet d'appréhender les actes de la communauté comme les critères d'une nouvelle esthétique environnementale qui pourrait produire de nouvelles représentations et donner forme à des paysages volcaniques qui expliqueraient la résistance au risque. Comme le dit Walter Benjamin, *l'existence en pauvreté* (ici, l'existence en danger) devient non pas une réduction, mais une possibilité de démarrage vers une nouvelle forme esthétique qui se fait dans le partage d'expérience.
- 117 En ce sens, la notion de résilience est la plus proche de la pensée de la catastrophe volcanique et de sa disruptivité. Par exemple, il est impossible (Revet, 2007; 2010) de considérer le discours sans prendre en compte les faits et leurs représentations et par là une certaine médiatisation qui donne lieu à des actes différents de compassion. Ainsi, il faut passer nécessairement par une interprétation de la catastrophe qui - dans le temps postmoderne- ouvre à une esthétique différente, composée autant des représentations que des médiatisations, autant des actes que des effets. Cette compréhension globale est intimement liée au phénomène volcanique et sa spécificité d'être représentable comme un spectacle qui n'est pas simplement le fruit d'une esthétique du mal. Le risque

- volcanique permet d'effectuer une *naturalisation du mal* qui porte vers une résilience introduit donc à la notion de care que le volcan fait émerger, ainsi que les moyens de soulager (Worms, 2008).
- 118 Cette inversion, de l'esthétique du mal à celle d'une compréhension globale porte à l'idée d'anthropologie négative qui pense l'homme par soustraction face à la catastrophe, comme le suggère Dupuy.
- 119 Ce dernier volet semble possible –et même à la base d'une anthropologie de la catastrophe (Lovell et al., 2015) qui dépasse l'anthropologie négative et pourrait se transformer dans une nouvelle esthétique, environnementale (Blanc, 2008). Il s'agit d'accepter la vulnérabilité comme un facteur de vie normale, c'est notre capacité qui permettra d'être dans une double posture *care-giver/receiver*. Et les actes de cet échange sont une *forme d'existence* qui devient centrale dans la constitution d'un nouveau paradigme (Tronto, 2012, p. 45)
- 120 Le care est une activité générique qui permet d'accompagner toutes les actions sur et avec l'environnement et le prochain, le milieu habité en somme, où l'esthétique est une forme de vie qu'on adopte et se transmet dans l'échange, le langage ou le partage. Il s'agit donc d'un élément où l'ordinaire retrouve son importance et permet d'assimiler le volcan. Ou, dit autrement, nous sommes dans un agencement avec notre environnement qui nous porte à intérioriser et transférer dans une forme de relationnalité la catastrophe et lui donner un caractère paysager, un nouveau paysage volcanique formé par cette anthropologie de la catastrophe.
- 121 Élargie donc à l'interaction qui permet de surmonter la peur par un acte d'acceptabilité du risque, l'histoire des représentations volcaniques peut être entendue comme un paradigme de la métamorphose du risque au care et pourrait inaugurer -par là- une forme à venir d'esthétique du care.

BIBLIOGRAPHIE

- Anonyme, 1961, (orig. 1er siècle avant J.C.) *Aetna*, trad. Vassereau, Paris, Les Belles Lettres, 83 p.
- Asanuma-Brice, C., De la vulnérabilité à la résilience, *Raison-publique*, [En ligne] URL : <http://www.raison-publique.fr/article771.html>
- Barrocca, B., M. Di Nardo et I.Mboumoua, De la vulnérabilité à la résilience : mutation ou bouleversement ? , *EchoGéo* 24, [En ligne] URL : <http://echogeo.revues.org/13439>
- Baudrillard, J., 1976, *L'échange symbolique et la mort*, Paris, Gallimard, 347 p.
- Beck, U., 2001 (orig. 1986), *La société du risque. Sur la voie d'une autre modernité*, Paris, Aubier, 521 p.
- Bembo, P., 2002 (orig. 1495), *De l'Etna*, Clermont-Ferrand, Presses Universitaires Blaise Pascal, 169 p.
- Blanc, N., 2008, *Vers une esthétique environnementale*, Paris, Éditions Quae, 225

- Bouillet-Roy, G., 1976, *La géologie dynamique chez les auteurs grecs et romains*, thèse non publiée, soutenue à Paris VI Jussieu le 2 juin 1976
- Briganti, G., 1971, *Les peintres de vedute*, Milan-Paris, Electa France, 329 p.
- Burnet, J., 1686, *Some letters containing an account of what seemed most remarkable in Switzerland, Italy, France, Germany etc.* written by J. Burnet, D.D. to the honorable Robert Boyle, esquire, Fellow of the royal Society, Amsterdam, Acher, 307 p.
- Casapullo, R. et L. Gianfrancesco, 2014, *Napoli e il gigante : il Vesuvio tra immagine, scrittura e memoria*, Soveria Manelli, editore Rubbettino, 188 p.
- Chester, D., 1993, *Volcanoes and Society*, Londres, Arnold, 288 p.
- Chevallier, E. et R. Chevallier, 1984, *Iter italicum : les voyageurs français à la découverte de l'Italie ancienne*, vol. 17, Paris, Les Belles Lettres (Biblioteca del viaggio in Italia : Studi), 478 p.
- Clavandier, G., 2004, *La mort collective. Pour une sociologie des catastrophes*, Paris, CNRS éditions, 255 p.
- Clavandier, G., 2011, Faire face à la catastrophe, *lavedesidees.fr*, avril 2011, [En ligne] URL : <http://www.lavedesidees.fr/Faire-face-a-la-catastrophe.html>
- D'Holbach P.H. et Thiry baron, 1771, *Système de la Nature ou des lois du monde physique et du monde moral*, Londres, 454 p.
- D'Aubuisson de Voisins, J.-F. ,1828-35, *Traité de géognosie*, Paris, Levraut , 3 vol. non paginés
- Della Torre, 1771, *Histoire et Phénomènes du Vésuve exposés par le père Dom Jean Marie de la Torre, clerc régulier somasque, garde de la bibliothèque et du cabinet et directeur de l'imprimerie du roi des Deux Siciles et correspondant de l'académie Royale des sciences de Paris*, Naples, chez Donato Campo, 298 p.
- Delumeau, J. et Y. Lequin, 1987, *Les malheurs des temps. Histoire des fléaux et des calamités en France*, France, Larousse, 520 p.
- Didi-Huberman, G., 2004, *Images malgré tout*, Paris, Minuit, 272 p.
- Djament-Tran, G., M. Reghezza-Zitt, 2012, *Résilience urbaines Les villes face aux catastrophes*, s.l., ed. Le Manuscrit, 364 p.
- Dobran, F., 2012, *Vesuvius. Education, security and prosperity*, New York, Elsevier, 432 p.
- Dolomieu (de), Déodat, 1783, *Voyage aux îles de Lipari fait en 1781, ou Notices sur les îles Aeoliennes pour servir à l'histoire des volcans ; suivi d'un mémoire sur une espèce de volcan d'air, et d'un autre sur la température du climat de Malthe et sur la différence de la chaleur réelle et de la chaleur sensible par M. le commandeur Déodat de Dolomieu*, Paris, impr. de J.-M. Boursy, 216 p.
- Dupuy J.-P. , 2005, *Petite métaphysique des tsunamis*, Paris, Seuil, 110 p.
- Dupuy, J.-P., 2008, *Pour un catastrophisme éclairé. Quand l'impossible est certain*, Paris, Seuil, 224 p.
- Evelyn, J., 1819, *The Diary of John Evelyn*, Everyman's Library, 619 p.
- Faujas de St Fond, 1778, *Essai de géologie, ou Mémoires pour servir à l'histoire naturelle du globe à Grenoble* chez Joseph Cuchet, 23 estampes
- Ferrarese, E., 2009, Vivre à la merci, Le care et les trois figures de la vulnérabilité dans les théories politiques contemporaines, *Multitudes*, n° 37-38, pp. 132-141
- Forero-Mendoza, S., 2002, *Le temps des ruines. Le Goût des ruines et les Formes de la conscience historique à la Renaissance*, Seyssel, Champ Vallon, 320 p.

- Galanti, G.M., 1845 (orig. 1792), *Nouva guida per Napoli e i suoi contorni di*, Naples, Tipografia del Diogene, 325 p.
- Galiani, F., *Spaventosissima descrizione dello spaventoso spavento che ci spaventò tutti coll'eruzione del Vesuvio la sera delli otto d'agosto del corrente anno, ma (per grazia di Dio) durò poco, di Onofrio Galeota (pseudonyme)*, Napoli, 18 p.
- Godin, C., Ouverture à un concept : la catastrophe, *Le Portique*, n° 22, 2008, p. 11-25.
- Guenard, F. et Philippe Simay, Du risque à la catastrophe. À propos d'un nouveau paradigme, *lavedesidees.fr*, mai 2011, consultable : <http://www.lavedesidees.fr/Du-risque-a-la-catastrophe.html>
- Gugg, G., 2014, Il Vesuvio come logo : tra visibile e invisibile, U. Leone, *Geoparco Vesuvio*, Naples, Amra, pp. 91-101
- Heiken, G., 2013, *Dangerous Neighbors. Volcanoes and cities*. New York, Cambridge University Press, 196 p.
- Jaggar, T., 1935, Living on a volcano, *The National Geographic Magazine*, vol. LXVVV, pp. 91-106
- Jaucourt (de), L., 1765, Volcans, in *L'Encyclopédie ou Dictionnaire raisonné des Sciences, des Arts et des Métiers*, Neufchâtel, t. XVII, p. 443-446
- Keck, F., 2010, *Un monde grippé*, Paris, Flammarion, 350 p.
- Lacroix, A., 1906, *L'éruption du Vésuve en avril 1906*, Paris, Colin, 111 p.
- Laugier, S., 2015, Anthropologie du désastre, care, formes de vie, *www.raison-publique.fr*, consultable : <http://www.raison-publique.fr/article767.html>
- Le Goff, J., 1993, *L'invention du Purgatoire*, Paris, Quarto Gallimard, 509 p.
- Lovell, A.M., S. Pandolfo, V. Das et S. Laugier, 2013, *Face aux désastres. Une conversation à quatre voix sur la folie, le care et les grandes détresses collectives*, Montreuil-sous-Bois, éditions Ithaque, 208 p.
- Lucrèce, 1985 (orig. 1^{er} siècle avant J.C.) *De la nature*, trad. A. Ernout, Paris, Les Belles Lettres, 150 p.
- Marciano, F. et A. Casale, 1994, *Vesuvio 1631. L'eruzione alla luce di nuovi documenti*, Napoli, Procaccini, 51 p.
- Marti, J. et G. Ernst, 2005, *Volcanoes and Environment*, Cambridge, Cambridge University Press, 488 p.
- Mecatti, G.M., 1752, *Racconto storico- filosofico del Vesuvio*, Napoli , presso Giovanni di Simone, 460 p.
- Meiner, C. et K. Veel, 2012, *The Cultural Life of Catastrophes and Crises*, Copenhagen, De Gruyter, 322 p.
- Merchant, C., 2016, *Autonomous Nature. Problems of prediction and control from ancient times to the scientific revolution*, New York et Londres, Routledge, 210 p.
- Mercier-Faivre, A.-M. et C. Thomas, 2008, *L'invention de la catastrophe au XVIIIe siècle : du châtement divin au désastre naturel*, Genève, Droz, 544 p.
- Morland, P., 2015, *Risk wise. Nine everyday adventures*, Londres, Profile Books, 144 p.
- Ornstein- Bronfenbrenner, M., 1975, *The role of scientific societies in the seventeenth century*, New York, Arno Press, 312 p.

- Palmieri, L., 1880, *Il Vesuvio e la sua storia*, Milano, Favario, 50 p.
- Perret, F.A., 1924, *The Vesuvius eruption of 1906, study of a volcanic cycle by Frank A. Perret*, Washington, the Carnegie Institution, 151 p.
- Pivot, C., F. Rychen, 2003, La participation et la gouvernance territoriale, Pivot C, F. Rychen, *La gestion des risques à l'horizon 2020*, La Tour d'Aigues, l'Aube/Datar, 224 p.
- Playfair, J., 1964 (orig. 1802) *Illustration of the Huttonien theory of the Earth*, New York, Dover Publication Reprint, 560 p.
- Pline le Jeune, 1989 (orig. 1^{er} siècle après J.C.) *Lettres*, trad. A.-M. Guillemin, Paris, Les Belles Lettres, 146 p.
- Presses Sorbonne nouvelle, 2007.
- Quenet, G., 2005, *Les tremblements de terre aux XVIIe et XVIIIe siècles. La naissance d'un risque*, Seyssel, Champ Vallon, 586 p.
- Ramnoux, C., 1999, « Le Présocratiques », *Histoire de la philosophie I*, Paris, Gallimard (Folio essai), pp. 405-450
- Revet, S., 2007, *Anthropologie d'une catastrophe*, Paris, Presses Sorbonne nouvelle, 366 p.
- Roche, D., 1978, *Le siècle des Lumières en province. Académies et académiciens provinciaux, 1680-1789*, La Haye-Paris, ed. Mouton, 2 vol. 394 et 520 p.
- Rohrbasser, J.-M., 2010, Le tremblement de terre de Lisbonne : un mal pour un bien ?, *Annales de démographie historique*, n° 120, pp. 199-216,
- Saint-Fond (de), Faujas, 1778, *Recherches sur les volcans éteints du Vivarais et du Velay avec un discours sur les volcans brûlans, des Mémoires analytiques sur les schorls, la zéolite, le basalte, la pouzzolane, les laves & les différentes substances qui s'y trouvent engagées, etc.*, Grenoble chez Joseph Cuchet, 125 p.
- Sarnelli, P., 1784, *La guide des étrangers curieux de voir & de connoitre les choses les plus memorables de Poussol, Bayes, Cumes, Misene, Gaete, et autres lieux des environs. Monseigneur l'Evêque de BisegliaPompeeSarnelli et enrichie par Antoine Bulifon de plusieurs figures en taille douce & augmentée de quelques particulariteztr curieuses & de la descriptions des bains &ètuvesdell'Isle d'Ischia très salutaires pour la guerison de diverses maladies*, V édition, Naples, aux dépenses d'Antoine Spanò, 324 p.
- Saussure, 1772, *Notes sur l'Italie*, manuscrit conservé à la Bibliothèque de l'Université de Genève, non numéroté-feuilles éparses
- Serao, F., 1738, *Istoria del Incendio del Vesuvio nel mese di Maggio dell'anno 1737*, Napoli, Stamperia Novello de Bonis, 122 p.
- Serao, M., 1910, *Sterminator Vesevo. Diario dell'éruzione del 1906*, Naples, Perrella, 93 p.
- Serao, M., 1985 (orig. 1885), *Il romanzo della fanciulla*, Naples, Liguori, 268 p.
- Spallanzani, L., 1994 (orig. 1792), *Viaggio all'Etna*, prefazione di Paolo Gasparini, Naples, Tessere Cuen Napoli 1994, extrait de *Viaggio nelle due Sicilie e in alcune parti dell'Appennino, effectué en 1788 et publié en 1792*, Naples, CUEN, 85 p.
- Spinosa, N. et L. Di Mauro, 1989, *Vedute napoletane des Settecento*, Naples, Electa, 300 p.
- Spinosa, N., 1990, *All' Ombra del Vesuvio. Napoli nella veduta europea dal Quattrocento all'Ottocento*, Naples, Electa, 456 p.

- Spinosa, N., 2006, *Alla scoperta del Vesuvio. Vesuvio in fiamme Vesuvio a colori*, catalogue de l'exposition, Naples 21 octobre -19 novembre 2006, Naples, Electa, 210 p.
- Stathopoulos, M., 2011, Qu'est ce que la résilience urbaine ?, dans *Urbanisme*, n° 381, nov.-déc., pp. 90-92
- Supo, P., 1660, *Giornale dell'incendio del Vesuvio dell'anno del padre gesuita P. Supo, con le osservazioni matematiche. Al molto illustre e molto eccel. sig. Moi padrone osservantissimo il Sig. D. Giuseppe Carpano, dottore dell'una e l'altra legge, e nella Sapienza di Roma primario professore*, Rome, per Ignazio De lazzari, pages non numérotées.
- Tierney, K., 2014, *The social roots of risk Producing disasters, promoting resilience*. Stanford, Stanford University Press, 320 p.
- Tronto, J., 2012, *Le risque ou le care ?*, Paris, PUF, 50 p.
- Tufano, A., 2000, *Les paysages volcaniques. Le mythe, la science, l'art*, thèse de doctorat soutenue le 11 novembre 2000 à l'EHESS.
- Viola, S., s.d., *Historia del Monte Vesuvio di Silvestro Viola napoletano. Con occasion dell'ultima eruttazione di fuoco fatta dal detto Monte a 16 di dicembre 1631 et a 28 di novembre 1649 che continua nel 1652*, 49 feuillets
- Walter, F., 2008, *Catastrophes. Une histoire culturelle, XVIème-XXIème siècles*, Paris, Seuil, 380 p.
- Wisner, B., P. Blaikie, T. Cannon et I.Davis, 1994, *At Risk : natural hazards, people's vulnerability and disasters*, Londres-New York, Routledge, 496 p.
- Worms, F., 2008, La grippe aviaire entre soin et politique. Une catastrophe annoncée ?, *Esprit*, Dossiers "Le temps des catastrophes", *Esprit*, mars-avril 2008, pp. 130-152.
- Zonabend, F., 1989, *La presqu'île au nucléaire*, Paris, Éditions Odile Jacob, 188 p.
- Zonabend, F., 2014, *La presqu'île au nucléaire : Three Mile Island, Tchernobyl, Fukushima, et après ?*, Paris, Éditions Odile Jacob (nouvelle édition augmentée), 240 p

NOTES

1. Je me permets de renvoyer à ma thèse : *Les paysages volcaniques. Le mythe, la science, l'art* (sous la direction d'A. Roger), soutenue le 11 novembre 2000 à l'EHESS.
2. *Aetna*, trad. Vassereau, vv. 24 et suiv.
3. Plus précisément, je reprends la théorie de la Nature développée par Carolyn Merchant comme indice de la volonté de contrôle par la culture occidentale : « The idea of nature in the Western world from ancient times to the (so-named) Scientific Revolution of the seventeenth century as an active, chaotic, unruly, and unpredictable actor/actress and the way in which natural scientist and philosophers sought to control and manage it for human benefit. It looks at the tensions between order and chaos, stability and change, predictability and unpredictability », in Merchant, 2016 : p. IV
4. Le mot risque tel que nous le connaissons prend *racine* dans la langue grecque, dans le double sens du mot, car *rhiza* signifie racine, mais aussi écueil et- par extension- indique la barrière physique que l'on peut rencontrer. Les Romains ont transposé en latin le mot *risicare* pour indiquer essentiellement ce dernier aspect en soulignant les dangers qu'un chemin pouvait présenter. Une étymologie plus récente l'attacherait au mot espagnol *resecare* qui transforme en métaphore cette rencontre et se traduit comme couper, découper.

5. Edme Boursault, Lettre en vers du 4 octobre 1665, De Rotschild J, D. Morgan et C. Fatout, 1881, *Les continueurs de Loret*, Paris, vv.53-76
6. Les sources sont indiquées en fin de texte ; Jesuite P. Supo, *Giornale dell' incendio del Vesuvio ...*, in Roma per Ignazio De Lazzari.
7. Pietro Grimaldi aurait dicté ces mots, en 1632, pour l'épigraphe de l'église de San Gennaro extra moenia ; « l'incendie devenait de plus en plus cruel » (toutes les traductions de l'italien sont faites par l'auteur).
8. « funeste » ; épigraphe dictée par Serafino Montorio
9. « dévastation pour les hommes et les femmes, ainsi que les dommages pour les terrains » ; « les hurlements très forts et les frémissements de la Montagne suivi de tremblements continus très épouvantables » et « on aurait cru le jour du jugement dernier ; d'autant plus que les maisons tombaient et les églises semblaient sur le point de tomber »
10. « d'autres postures hautement horribles »
11. « délits accomplis par notre volcan, horrible et presque fier »
12. Silvestro Viola, *Historia del Monte Vesuvio...*, reproduit dans Club Alpino Italiano, 1887, *Lo spettatore del Vesuvio e dei Campi Flegrei Nuova serie* Napoli, presso Federico Furchheim, Piazza dei Martiri , p .61-64,
13. Fernand Rosenberger, *Die Geschichte der Physik*, II, 3f", cité dans Ornstein- Bronfenbrenner , 1975 : 7
14. Fontenelle, 1715, Eloge de M. Lemery, *Histoire de l'Académie, Mémoires de l'Académie Royale des Sciences*, dans l'année 1715, pp. 74 et suiv.
15. Brydone racontait dans la seconde moitié du XVIIIe siècle que l'abbé Recupero aurait été persécuté comme hérétique pour avoir dit que l'activité de l'Etna remontait à 14000 ans avant J.-C. Cité dans Carlo Gasparini, p.VIII et suiv de la présentation au *Viaggio all'Etna* de Lazzaro Spallanzani.
16. Ces sujets ont été développés par Georges Gusdorf dans les volumes de la collection « Les sciences humaines et la pensée sociale » édités par Payot, notamment le tome V : *Dieu, la nature, l'homme au siècle des lumières*, 1972 et le tome XII : *Le savoir romantique de la nature*, 1985.
17. G. M. Galanti, 1845, *Nuova guida per Napoli e i suoi contorni*, Napoli, p. 12 et suiv.
18. *Ibidem*, p.19
19. *Letters containing an account of what seemed most remarkable in Switzerland, Italy, France, Germany etc .written by J. Burnet, D.D. to the honorable Robert Boyle, esquire, Fellow of the royal Society*, Amsterdam 1687, t.II, pp.1-33. Lettre du 8 décembre 1685
20. D'après Sorrentino les années d'activité intense sont : 1701, 1704, 1707, 1708, de 1712 à 1729 sans interruption, entre 1732 et 1734, puis 1737 et 1751
21. Francesco Serao, 1738, *Istoria del Incendio del Vesuvio nel mese di Maggio dell'anno 1737*, Napoli, Stamperia Novello de Bonis,
22. *Ibidem* p. 23
23. Giuseppe Maria Mecatti, 1752, *Racconto storico- filosofico del Vesuvio*, Napoli , presso Giovanni di Simone
24. « una certa e vera idea del medesimo non la può concepire se non chi ocularmente lo vede, e chi confiderà attentamente gli strani, e meravigliosi effetti, che qui va operando la natura »
25. Della Torre, *Histoire et Phénomènes du Vésuve exposés par le père Dom Jean Marie de la Torre, clerc régulier somasque, garde de la bibliothèque et du cabinet et directeur de l'imprimerie du roi des Deux Siciles et correspondant de l'académie Royale des sciences de Paris, à Naples, chez Donato Campo*, MDCCLXXI
26. *Ibidem*, p.260.
27. Mecatti, dans son récit, insiste lourdement sur les processions et présente l'éruption de 1631, accompagnée de pluies violentes, à une situation similaire au Déluge.

28. Brooke, *Voyage en Italie...*, p. 196, notera ainsi ses manifestations populaires : « Le 16, à une heure du matin, les habitants, saisis d'épouvante, se formèrent en procession par paroisse, couvert d'habits de pénitents, portant des crucifix, et implorant la protection du ciel. (...) chaque procession vint à l'endroit où j'étois assis (au môle du pont) , et ayant chanté d'un ton sauvage leurs hymnes idolâtres à saint Janvier , ils s'en retournoient pour faire place à la procession qui suivait.(...) Ces malheureux esclaves de la peur , tout ensanglantés par les couronnes d'épines qu'ils portoient sur leurs têtes, voyant que la furie du volcan ne se ralentissoit pas, paroisoient hors d'eux-mêmes" tandis que pour lui il s'agit du " magnifique phénomène que la nature offroit à mes regard". Lettre XLVI. En 1779, Antonio Vetrani, suivant la tradition, soutient que les volcans sont les trous de l'Enfer : c'est dire la distance qui s'est creusée entre la tradition locale et les observateurs externes.
29. L'article, signé D.J., le chevalier de Jaucourt, est publié en 1765. Cf. t. XVIII, p. 443-446
30. Voltaire, *Poème sur le désastre de Lisbonne*, 1756 et la réponse de Rousseau dans la *Lettre sur la Providence*, du 18 août 1756. Les deux textes sont disponibles en intégralité sur : <http://www.site-magister.com/volrous2.htm#axzz4Ralod2P2>
31. Carlo Knight, "Un po' per diletto, un po' per guadagnare. Sir William Hamilton e il mondo della committenza straniera a Napoli », dans Spinosa, 1990 : pp. 96-107.
32. Pietro Fabris est actif à Naples entre 1754 et 1804, il se déclare anglais et Hamilton le confirme dans la préface des *Campi Phlaegrei*.
33. Les critiques établiront une relation étroite entre Hackert, peintre de cour reconnu, et l'œuvre de Fabris, mais l'originalité de ce dernier paraît intacte. Hackert possède les mêmes intérêts, ainsi une œuvre comme l'éruption de 1771, où on voit Hamilton qui montre aux souverains le Vésuve, est très proche des toiles de Fabris, mais le traitement pictural et les objectifs ne sont pas les mêmes : illustratif pour Fabris, le volcan est prétexte à émotion pour l'allemand.
34. Saussure, *Notes sur l'Italie*, manuscrit conservé à la Bibliothèque de l'Université de Genève, p. 3 et suiv.
35. D'Holbach, 1781, *Système de la Nature*, Londres, chapitre 1, pp. 4-5.
36. La toile, datée de 1737, est actuellement au Palais Royal de Riofrio à Ségovie.
37. Appartiennent à cette série la toile de la collection Cailleux à Paris et celle du Musée des Augustins à Toulon.
38. « Description très effrayante de l'effroyable effroi qui effraya nous tous à cause de l'éruption du Vésuve, au cours du soir, le 8 du mois d'août, en 1779, mais qui dura peu (par miracle)».
39. *Grand Tour*, p.152. Celle de 1774 est à la Gemaldegalerie Neue Galerie du Staatliche Museen de Kassel (après avoir fait partie de la collection des ducs de Hessen) ; celle de 1779 appartient à une collection privée et a été exposée exceptionnellement à l'occasion de l'exposition *All'ombra del Vesuvio*.
40. Cfr. Orietta Rossi Pinelli, 1990, Un borghese grande grande, *Art et Dossier* n°49, septembre, 1990, pp. 20-24
41. Luigi Palmieri, 1880, *Il Vesuvio e la sua storia*, Milano, Faverio, p. 50
42. John Evelyn, *Diary*, édité par William Bray, Everyman's Library, en 1819, pages non numérotées.
43. L'habitude à être dans un double registre temporel, quotidien et exceptionnel, marque des représentations mentales et des pratiques presque aveugles. Cf. Tufano A., 2014, La double temporalité du volcan, Didier Bouillon, *Le temps du paysage*, Paris, CTHS, pp. 81-96.
44. Notamment le chapitre intitulé « La participation et la gouvernance territoriale », pp.145-154.

RÉSUMÉS

Les territoires volcaniques ont donné lieu à des observations scientifiques, des descriptions littéraires et des représentations artistiques qui –depuis plusieurs siècles- ont montré comment la notion de risque pouvait faire l’objet d’une construction culturelle. La lentille d’observation qui permet de replacer la catastrophe, ses effets et le sentiment d’incertitude qu’elle suscite dans une perspective rationnelle est la notion de paysage, en tant que construction culturelle qui élimine les éléments surnaturels pour laisser libre cours à l’observation du phénomène naturel catastrophique.

Tout particulièrement, dans le cas du Vésuve, au XVIIIe siècle, se met en place un prisme d’observation multiple, mais convergent vers la place et le rôle de l’homme dans ce contexte. Afin de renforcer ces discours, les ouvrages scientifiques s’accompagnent souvent de représentations volcaniques à l’esthétique spectaculaire : la destruction est ainsi transcendée dans une image sublime qui peut également être observée comme une première forme de médiatisation du risque et de la catastrophe qui pourrait légitimer son acceptabilité sociale. À ce registre s’ajoute celui de la responsabilité humaine. Dans la dernière partie, à travers l’ouverture à d’autres cas d’étude, il sera possible de constater une permanence vésuvienne, en tant que modèle qui a marqué l’imaginaire et aussi comme base des variations offertes par les autres volcans et les autres comportements : gestion du risque ou intégration de la résilience pour construire des paysages volcaniques renouvelés par l’esthétique environnementale.

The scientific observations made on the volcanic territories as well as their representations show how territories subjects to risk can become cultural artefacts. These volcanic landscapes offer the possibility of observing differently the disaster, its effects and the uncertainties which the rationality cannot accept. At the same time, the cultural approach of volcanoes eliminates the supernatural elements and facilitate the scientific observation. Vesuvius is an example of this cultural construction which invites to reconsider the place and the role of the man in these contexts at risk.

This paper deals with the scientific works of the XVIIIth century and their illustrations opening to an esthetics which sublimates the destruction. These pictures seem to be the ancestors of the mediatization of the risk and put in the foreground the themes of the human responsibility and the social acceptability. After the appearance of the other volcanic landscapes in the world, Vesuvius remains a forward-looking laboratory of observation for alternative manners to manage volcanoes. Indeed, the resistance of the inhabitants invites to consider differently the management of the resilient volcano’s landscape. So, the resilient turn gives birth to new volcanic landscapes and their environmental esthetics corresponds to a new way of taking care of territories at risk.

INDEX

Keywords : volcanic, landscape, resilience, esthetics, environment, Vesuvius, volcanology

Mots-clés : esthétique, paysage volcanique, résilience, Vésuve, volcanologie

AUTEUR

ANTONELLA TUFANO